

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10° — Téléphone : BOTZaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

IL Y A UN AN

## A LAS BARRICADAS !

Pour le triomphe de la révolution

**Dans la violente riposte ouvrière au coup de force fasciste, un monde nouveau est né**

Pendant qu'à Marseille  
on palabre...

### Les pauvres vont payer

Cette semaine, Blum obtiendra du Congrès S.F.I.O. de Marseille le maintien des socialistes au cabinet Chautemps. Ce n'est qu'une petite trahison de plus et la conséquence d'une longue sottise parlementaire. On a vidé le socialisme de son contenu révolutionnaire, négatif et tout simplement humain pour en faire un engrenage qui s'adapte dans la machine d'Etat entre un Reynaud et un Caillaux. On a consacré à une expérience néo-capitaliste une force qui doit rester intacte car elle n'est pas l'objet d'un marchandage diplomatique mais de l'énergie désespérée du producteur et de l'homme.

Depuis longtemps, le socialisme a rayé l'énergie et l'honnêteté prolétariennes de ses méthodes. L'erreur n'est pas d'aujourd'hui. Elle remonte aux malins qui ont fait du socialisme en trompant, volant et fusillant le pauvre monde ouvrier.

Blum demandera l'appui S.F.I.O. pour son liquidateur Chautemps. Cette liquidation se fait dans la grande pénitence, à l'opposé des nudes refaillonnements. Chautemps est un soufflet au socialisme. Chautemps est la négation du vote populaire de juin 1936. Mais Blum interprète à sa manière le soutien à son liquidateur et il aura sa majorité parce que le socialisme est sans programme, sans énergie et sans morale et qu'il meurt tout simplement de la mort des traités, fusillé par derrière avec un bandeau sur les yeux.

#### SOCIALISME PARLEMENTAIRE

L'expérience Blum fut une misérable expédition. Elle se prolonge d'une expérience de misère que les responsables sont décidés à imposer au monde ouvrier.

Auriol disait : « Nous n'augmenterons pas les impôts indirects » comme il disait : « Nous ne ferons pas la dévaluation ». Il a fait la dévaluation. Et il demande aujourd'hui aux délégués de son parti qui eux représentent du peuple et de la souffrance ouvrière, de plébisciter le cabinet qui décide cette augmentation.

Y avait-il d'autre moyen pour l'expérience Chautemps de parer la catastrophe. Et y a-t-il pour la S.F.I.O. d'autre solution que l'appui de l'expérience Chautemps. Si Blum ne soutient pas Chautemps, Chautemps abandonnera Blum, son « prédecesseur et successeur ». Blum sans Chautemps c'est la fin de l'expérience parlementaire du socialisme. Et un socialisme non parlementaire c'est l'élimination assurée des Blum, des Auriol et des Dormoy.

Si l'abandon de Chautemps et des larbins radicaux constitue pour le socialisme un retour au peuple, il est naturel que l'appui au gouvernement radical se fasse contre le peuple. Entre l'intérêt immédiat de celui-ci et la rupture des ponts parlementaires, Blum ne peut pas hésiter. Il continue la méthode traditionnelle de la social démocratie élevée au pouvoir par le peuple affamé, affamant à son tour le peuple, le fusillant par scrupule parlementaire, en obtenant le pardon, pour suivre sa trahison et le jetant au cou de la première réaction à masque ouvrier.

#### MESURES FISCALES

N'insistons pas sur les augmentations frappant les chemins de fer, la poste, le tabac qui seront la part du peuple, c'est-à-dire, croit-on, facilement acceptées.

Il n'en est pas de même pour d'autres mesures qui, frappant des catégories plus armées ou plus exigeantes de la société vont mener la vie dure au gouvernement.

Dès dimanche la Fédération des porteurs de valeurs mobilières manifestait son mécontentement à M. Georges Bonnet. Elle laisse entendre que les sacrifices qu'on demande aux épargnants ne sont pas volontiers consentis lorsqu'on surimpose parallèlement la matière du sacrifice, les revenus de la bourgeoisie.

Il faut s'attendre de ce côté à un repliement de la bourgeoisie vers les formations infraradicales et fascistes.

Le bordereau de coupon sur quoi le Cartel s'est brisé n'est pas non plus destiné à ramener la confiance de la petite bourgeoisie.

Quant aux mesures contre la spéculation, leur usage n'est pas exactement celui qu'on leur attribue. Elles sont destinées à faire passer les autres mesures. Les Blum et Auriol pourront broder sur elles au Congrès socialiste. Elles sont pour Chautemps l'habileté de propriété. Elles n'amèneront pas à un sou dans les caisses du Trésor. A Londres et à Amsterdam, le capitaliste français continuera à jouer contre le franc. A Paris, il se « couvrira » en achetant de la livre et du florin. On a toujours de bonnes raisons pour se couvrir et personne n'a jamais spéculé.

#### LES RESULTATS

L'opération est claire. Le prolétariat est volé et il consent pour le moment à l'inaction et au socialisme roublard de ses chefs.

La petite bourgeoisie recule d'un cran vers le fascisme.

Le capital protégé continue à se moquer du monde. Il réalise sa synthèse banco-industrielle sous l'étiquette réactionnaire de Weidel-Moreau. Il bichonne son poulain Doriot pour la grande offensive contre le prochain cabinet Blum, après l'expérience Chautemps.

Mes camarades du ca... durent défendre notre « écu » butin, il y a au point de vue... avoir et... compris que les vivres aient destinés à la colonne... miliciens se res... aient et...  
JC DAURAT,  
page

Le retour de la date anniversaire du début de la révolution d'Espagne doit être l'occasion de graves réflexions. Depuis un an, la guerre fait rage de l'autre côté des Pyrénées.

Des centaines de milliers de morts. Des villes entières réduites en cendres. Du sang, de la souffrance, de la mort.

Mais aussi la promesse, déjà en partie réalisée, pour le prolétariat ibérique d'une vie meilleure, de bien-être accru, de liberté plus grande.

Ainsi, la révolution espagnole, avançant lentement dans un monde de haines, de violences, de mort, offre au prolétariat international l'espoir tangible de victoires salvatrices.

Sous l'égide de l'anarchisme espagnol, qui a été l'élément dynamique de la lutte antifasciste transformant celle-ci en bouleversement social, les prolétaires du monde entier ont repris confiance en eux-mêmes, en leur capacité créatrice. La lutte gigantesque du prolétariat espagnol contre ses tortionnaires fascistes, a posé réellement, et pour la première fois dans l'histoire, la candidature de la classe ouvrière à la succession de la bourgeoisie.

C'est là le côté positif, qu'aucune dégénérescence possible ne pourra effacer, de la révolution espagnole.

Il en est un autre qui nous angoisse et nous étreint.

Cette angoisse ne vient pas seulement de l'incertitude d'une guerre longue et acharnée mais beaucoup plus de celle de notre pensée. Tous ceux qui ne se satisfont pas d'apparences s'interrogent, inquiets.

Nous ne nous cachons pas qu'il est trop aisé de résoudre péremptoirement, loin des champs de bataille et des villes bombardées, les problèmes posés par la révolution espagnole.

Certes, si cette révolution fût restée à l'état pur, dans un monde schématiquement réduit à deux classes, nous n'eussions pas connu ces incertitudes. Mais on sait que la réalité est tout autre et que, dès le début, la révolution espagnole, isolée, devient le point de convergence de manœuvres impérialistes qui tendaient à l'utiliser, à l'écarter, à la conduire et lui firent perdre ainsi un caractère exclusif de guerre civile.

La France du Front populaire demeura prudemment dans l'expectative après que le gouvernement de Londres lui eut signifié qu'il n'entendait pas compromettre, en soutenant les forces populaires, les puissants intérêts qu'il possédait en Espagne.

Les gouvernements allemand et italien, par contre, comprirent rapidement qu'ils devaient soutenir Franco et, en monnayant ce concours, renforcer leurs positions impérialistes.

Le gouvernement russe, enfin, après de longues hésitations, intervenait à son tour en faveur du gouvernement de Madrid pour y exercer son influence politique et, si possible, travailler à transformer la guerre civile d'Espagne en guerre impérialiste contre l'Allemagne.

Ce jeu complexe d'influences ne devait pas tarder à brouiller les cartes.

### SOUVENIRS

## L'ENFANTEMENT D'UNE REVOLUTION

Il ne faut point vivre de souvenirs : il ne faut pas davantage s'enterrer avec les morts... Mais les souvenirs sont une oasis dans notre mémoire, une source limpide pour notre esprit endolori. C'est dans les souvenirs que nous puisons la force de volonté nécessaire pour survivre aux chers disparus, pour poursuivre sans faiblir la lutte implacable.

Pour un instant, voulez-vous, abandonnons la théorie rigide et sèche, si souvent en contradiction avec la complexité de la vie. Revivons ensemble ces jours merveilleux, inoubliables qui commencèrent le 19 juillet 1936.

Peu de monde dormit dans la nuit du 18 au 19 juillet à Barcelone : les événements du Maroc annonçaient la répercussion du coup de force fasciste dans toute la péninsule. On l'attendait. Quand ? Comment ? Dans quelles circonstances ? On ne savait pas, mais on se préparait à la résistance...

Jusqu'à l'aube, les Ramblas offraient l'aspect continu des belles nuits d'été de la capitale catalane ; personne n'aurait soupçonné la moindre nervosité chez ces promeneurs paisibles, du moins en apparence... Pourtant, on sentait la menace. Et les camions bondés de jeunes enthousiastes, de militants farouchement décidés, passaient à toute vitesse dans les rues de Barcelone. Vers trois heures du matin, on vit des camions conduits par des gardes d'assaut réquisitionner tout le matériel des armureries : fusils et revolvers, cartouches et caisses de poudre. C'est pourquoi, lorsque vers 5 heures du matin, le premier coup de canon donna le signal d'alarme, nous ne trouvâmes dans les armureries prises d'assaut que des escopettes de chasse, des revolvers de dame et autres pacotilles.

Les Comités de Défense de chaque quartier, qui veillaient depuis plusieurs jours déjà, organisèrent en un clin d'œil la résistance aux militaires fascistes. Les barricades s'élevèrent comme par miracle, et la nervosité était telle qu'on restait indifférent aux balles qui sifflaient au-dessus des têtes ; on traitait des fenêtres, d'une maison à l'autre... chaque maison pouvait être une forteresse, chaque cloison cachait un piège...

Combien je regrettais, dans cette heure vibrante, mon éducation pacifiste ; je me mordais les poings de ne point savoir manier les armes ! Je n'étais pas la seule, d'ailleurs, car je vis des jeunes gens et des jeunes filles, enthousiastes mais inexpérimentés, se blesser eux-mêmes. Il fallut donc tenter des travaux auxiliaires mais non « précieux » : tous les locaux syndicaux furent immédiatement transformés en « senats » et, pour les militants, furent créés des « comités de défense » pour les miliciens. On préférait les « comités de défense » aux « comités de défense ».

Très rapidement, les caractères impérialistes de la lutte furent exaltés par le bloc stalinien-bourgeois aux dépens de ses caractères révolutionnaires.

Le mot d'ordre ne fut plus : **contre le fascisme, pour la Révolution !** On lui substitua l'exaltation nationaliste : **pour l'indépendance de l'Espagne, contre les envahisseurs étrangers !** Le peuple espagnol fut invité à se battre non plus pour se libérer du joug du capitalisme, mais pour le maintien de la république démocratique et pour le maintien de la propriété individuelle.

Dès lors, les conquêtes véritablement révolutionnaires, celles qui bouleversaient le statut social de l'Espagne par un transfert de la propriété foncière remise aux collectivités paysannes et de la propriété industrielle remise aux syndicats, furent écartées, voire abandonnées.

Seules l'Aragon, la Catalogne et une grande partie du Levant non seulement résistèrent à ce mouvement de réaction sociale, mais maintinrent les conquêtes du 19 juillet. Cela fut dû à la C.N.T. et à la F.A.I. dont l'influence est prédominante en ces régions.

Mais là où bourgeois libéraux et stipendiés staliniens avaient réussi à l'emporter, le résumé éloquent de leur politique réactionnaire fut : **La guerre d'abord ! et rien que la guerre !**

La révolution fut remise à plus tard. Et les anarchistes, qui prétendaient encore ne pas séparer l'émancipation politique et économique des travailleurs de la lutte armée contre le fascisme espagnol et ses alliés furent, sous l'instigation des staliniens, dénoncés, vilipendés, fusillés.

C'est ce tournant de la Révolution espagnole qu'il faut bien apercevoir si l'on veut comprendre l'anxiété des anarchistes français. Oh ! ils n'ont point encore désespéré, loin de là ! Ils savent que les forces conjuguées de la C.N.T. et de la F.A.I. sont encore intactes et qu'elles s'emploieront, demain comme hier, au service de la classe ouvrière espagnole. Ils savent aussi que la lutte qu'elles ont à soutenir est pénible, ingrate ; que celle-ci réclame beaucoup plus que de l'énergie brute, mais un grand discernement qui sait voir l'opportunité sans oublier la fin, le but. Ils ne sont pas de ceux qui font grief à leurs camarades espagnols des compromis où la situation peut les contraindre. Ils croient encore aux destins de la Révolution espagnole...

Ils se refusent seulement à se laisser aveugler et à confondre jamais la cause des travailleurs d'Espagne avec celle d'un gouvernement quelconque. Ils proclament que, derrière la lutte apparente des idéologies, il faut apercevoir celle, réelle, des impérialismes. Ils ne veulent point de la guerre qui verrait l'anéantissement de tous les espoirs des prolétaires de tous pays, seules victimes de toutes les guerres et affirmant que, seule, une extension de l'agitation révolutionnaire en France et partout où la classe ouvrière peut agir, secourir la guerre civile en Espagne et faire triompher le prolétariat.

LE LIBERTAIRE.

pas longtemps, car la chasse aux ambulances s'organisa rapidement.

Le lundi 20 juillet, dernier assaut à la caserne d'Atarazanas ; au syndicat de la Métallurgie, je vis monter par des camarades pâles de douleur et de rage, le cadavre criblé de balles, couvert de sang, de notre cher Ascaso. Serrant les poings, pleurant silencieusement, les camarades nous groupèrent aussitôt en compagnie des autres vaillants de la C.N.T. et de la F.A.I.

En trois jours, l'insurrection fasciste fut écrasée ; la surveillance des routes s'organisa rapidement, la vigilance redoubla, et le Comité des Milices songea aussitôt à former la première colonne. Des nouvelles alarmantes nous venaient d'Aragon ; Saragosse était aux mains des militaires rebelles, il fallait faire vite pour éviter l'inv

vasion totale de l'Aragon, et par suite, de la Catalogne.

Le 24 juillet, la colonne Durruti-Farras se forma au « Paseo de Gracia ». Composée de 800 à 1.000 hommes environ, mal armés, mal équipés, à moitié nus sous le soleil ardent, animés d'un enthousiasme indescriptible. Jeunes gens et jeunes filles, le fusil à l'épaule d'autres ne possédant qu'un méchant revolver ; beaucoup d'autres encore les mains vides) chantaient entassés dans les camions, ne sentant ni la chaleur, ni la soif, ni la faim... Après quelques heures d'attente, le convoi se mit en marche, Durruti en tête avec ses camarades du Comité de Guerre. J'étais dans le camion des vivres qui suivait la colonne ; des camarades de la section étrangère étaient venus me chercher pour organiser immédiatement le bureau de propagande, afin de renseigner jour par jour les révolutionnaires du monde entier de la marche des événements. Mais il me fut impossible de rester tranquillement dans un bureau ; j'étais incapable du moindre travail et, me faufilant dans le camion de boîtes à sardines, comme nous le surnommions par la suite, je suivis la colonne.

Lorsque la tête de la colonne démarra, on annonça par T.S.F. que les miliciens de Durruti n'avaient pas assez de vivres pour le long parcours qu'ils allaient faire ; alors, il se produisit un vrai miracle : le Paseo de Gracia, déjà vide, fut de nouveau noir de monde comme par un coup de baguette magique. Hommes, femmes et enfants nous apportèrent les victuilles les plus diverses : saucissons, jambons, casseroles encore chaudes du riz traditionnel, levé de la table familiale ; sandwiches de toutes sortes ; fruits, bouteilles de vins et de limonade, boîtes de conserves. Ce fut une véritable avalanche ; nous étions quatre ou cinq dans le camion et dépourvus de paniers ou emballages quelconques, nous dûmes entasser très vite tout ce qu'on nous apportait, sans avoir le temps de classer les vivres, car des mains innombrables nous tendaient sans cesse de nouveaux paquets. Ce fut un spectacle inoubliable : toute cette population dévalaisant les logis pour fournir la nourriture indispensable aux braves miliciens qui partaient à l'aventure. Ennos jusqu'aux larmes, nous arimâmes le plus soigneusement possible le précieux camion qui, chargé à bloc, ne pouvait plus avancer. C'est en effet dans un fourgon fermé que nous dûmes faire le voyage jusqu'à Lérida, où nous devions rejoindre le gros de la colonne. Il s'en fallut de peu que notre fourgon ne fût pris d'assaut par d'autres miliciens, attendant dans les gares les ordres de rassemblement, affamés eux aussi.

(Voir la suite en 3<sup>e</sup> page)

LE 19 JUILLET 1936,

les travailleurs espagnols ont,  
les armes à la main, tracé la  
voie de sa destinée au prolé-  
tariat mondial

Pendant qu'un monde  
s'élabore

### La doctrine anarchiste

ET

### l'expérience espagnole

Pour beaucoup d'ouvriers, avec la révolution espagnole est née une doctrine socialiste nouvelle. Avec elle, l'anarchisme a quitté le domaine théorique, pour entrer dans le domaine pratique. Pour la première fois notre doctrine passait à l'épreuve expérimentale.

Aujourd'hui un an s'est écoulé et nous pouvons établir le bilan provisoire de l'expérience. Depuis un an la presque totalité des moyens de production, les transports de la Catalogne fonctionnent sous le contrôle des organisations syndicales U.G.T., C.N.T. Les terres en Aragon ont été collectivisées. La production est supérieure à ce qu'elle était avant le 19 juillet. Donc, sur ce point, les résultats sont incontestables.

L'expérience de nos camarades espagnols s'est déroulée dans des conditions extrêmement difficiles. Jamais dans l'histoire une révolution n'a eu de luttes aussi tragiques à soutenir.

Nous ne pouvons pas oublier que la révolution espagnole a été avant tout la riposte du prolétariat à l'attaque fasciste. Elle ne se présentait donc pas, comme on pu se présenter toutes les révolutions, comme l'assaut définitif de la classe opprimée contre la classe oppresseuse, ou la guerre civile n'a d'autre but que de liquider les dernières résistances de la bourgeoisie, mais au contraire comme la résistance énergique de la classe ouvrière qui ne veut pas supporter la dictature de la bourgeoisie.

Dans ces conditions, le prolétariat, ne pouvant vaincre seul, fut dans l'obligation de s'allier avec la partie libérale de la bourgeoisie. Alliance qui l'obligeait à limiter son œuvre émancipatrice. Difficulté intérieure aggravée encore par les interventions des différents impérialismes, qui se disputent le sous-sol espagnol. Au milieu de cette situation complexe, ayant à lutter à la fois contre Franco, soutenu directement ou indirectement par tous les impérialismes, et contre la bourgeoisie libérale, qui tente de leur reprendre les conquêtes du 19 juillet, sans soutien réel du prolétariat international, les travailleurs espagnols construisent la plus grande œuvre sociale que le monde ait connue.

Nous ne voulons pas prétendre que le communisme libertaire soit réalisé en Espagne, bien loin de là. Il ne peut y avoir communisme libertaire que lorsque toute forme d'Etat a complètement disparu, et ce n'est pas le cas, puisque les nécessités de la lutte antifasciste ont obligé nos camarades à collaborer à l'Etat bourgeois. Mais il existe une situation révolutionnaire au milieu de laquelle la classe ouvrière crée une vie économique nouvelle, collectiviste et libertaire.

Cette nouvelle forme économique a démontré sa puissance, puisque depuis un an elle assure à la fois les besoins de la population et les besoins de la guerre civile. Notre doctrine a donc subi avec succès cette épreuve expérimentale.

La social-démocratie partout où elle a été au pouvoir a conduit le prolétariat à la défaite. Le bolchevisme a donné naissance à une nouvelle classe de privilégiés qui a esquivé aux travailleurs les bénéfices de la révolution. La collectivisation des terres (les fameux kolchozes) s'est faite en Russie par la violence, par la force. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Les paysans n'ont plus cultivé que pour satisfaire leurs besoins personnels, ils ont abattu 50 0/0 de leur bétail déterminant une famine très grave. La violence les déportations nombreuses ne purent vaincre la résistance passive des paysans, et dans de nombreux cas le gouvernement dut reculer.

Au contraire, en Espagne, sous la conduite de nos camarades, les paysans groupés dans la C.N.T. et l'U.G.T., en Aragon, en Catalogne, dans la province du Levant, ont collectivisé les terres sans aucune contrainte. Ces paysans espagnols sont illettrés, comme l'étaient les paysans russes et pourtant c'est dans les campagnes que le socialisme libertaire est le plus poussé.

Quel démenti n'apportent-ils pas aux

### Pour la diffusion de ce numéro spécial

Pour satisfaire toutes les commandes qui nous sont adressées pour ce numéro, nous tirons le **Libertaire** à 35.000 exemplaires.

Ce numéro se prête à une diffusion très large. Nous demandons aux camarades qui ne nous ont pas encore fait parvenir leur commande de le faire sans plus tarder.

Prix spéc

Le cent ...  
Les 50 ...  
Les 25 ...  
Les 10 ...



marxistes lorsqu'ils prétendent que le socialisme n'est réalisable que dans les pays fortement industrialisés. Et lorsque ceux-ci tentent de justifier la prétendue dictature du prolétariat, (cause de la déviation de la Révolution russe), le bandier de l'appareil de l'Etat pour écraser les dernières résistances de la bourgeoisie, nos camarades démontrent que la violence révolutionnaire pouvait être exercée par les organismes directs du prolétariat placés sous le contrôle de celui-ci en dehors de toute formation étatique.

Nos amis de la F.A.I. et de la C.N.T. ont démontré dans les faits la capacité politique de la classe ouvrière. Leur expérience prouve que du jour au lendemain les organisations directes du prolétariat, c'est-à-dire les organisations syndicales, sont capables de prendre en mains les moyens de production et d'échange et d'en assurer le fonctionnement. Hier nous étions traités d'utopistes pour affirmer ces choses, aujourd'hui l'utopie est devenue une réalité. Et nous pouvons affirmer que celles qui soient les erreurs que nos camarades puissent commettre, elles seront toujours corrigées, redressées puisque la classe ouvrière conserve la gestion de la vie économique et politique du pays.

L'expérience russe a démontré que tout système dictatorial est régressif. L'expérience espagnole prouve que tout système de démocratie ouvrière et, de ce fait, libérateur est progressif.

Nous pouvons dire que même si la révolution ibérique était vaincue par le fascisme ou par la contre-révolution bourgeoise, elle aura fait entrer dans les faits la doctrine anarchiste. Grâce à elle l'anarchisme a aujourd'hui repris sa place dans les écoles du socialisme. A l'idée du bien-être, à l'idée de liberté, (devant la faillite des autres doctrines socialistes), elle s'offre comme la seule doctrine capable d'assurer l'émancipation intégrale des travailleurs.

Voilà ce qu'apporte au mouvement anarchiste mondial l'expérience de nos frères ibériques. Les anarchistes doivent le comprendre et s'instruire de cette grande expérience pour leurs propres luttes. Nous ne devons pas oublier que le développement de notre doctrine dans le monde dépend présentement du succès de la révolution espagnole. Que chacun s'en persuade et œuvre pour en assurer la victoire.

R. FREMONT.

## L'Enfant-Jésus réhabilité

L'Echo de Paris, qui a comme on sait beaucoup d'argent, édite une luxueuse publication à couverture ruilante et tout entière consacrée à l'Espagne. De nombreuses photographies illustrent l'actualité d'ailleurs est sujette à caution. On y retrouve notamment, dans la page réservée aux « atrocités des rouges », des clichés qu'avaient publiés à l'origine, c'est-à-dire il y a quelques six mois, les journaux gouvernementaux espagnols et qu'avaient reproduits la presse révolutionnaire des autres pays. Certains même, l'un d'un homme qui a le nez pendu après lui avoir coupé une main et crevé les yeux, l'autre des enfants assassinés et ignominieusement mutilés, nous avaient été communiqués à titre de « témoignage par nos camarades de la C.N.T. et avaient paru dans un numéro du Libertaire. Mais les gens de droite comme ceux de gauche ne s'en rendent pas compte. Avec la même facilité qu'en temps de paix ils vous fabriquent une fausse traite ou vous tirent un chèque sans provision, ils se déchargent en temps de guerre de leurs crimes, tronquant les textes et maquillant les documents.

La d'ailleurs ce point le véritable tour de force que constitue cette revue électorale-fasciste. Il est dans le contenu, dans les quatre-vingt seize pages de « lecture », œuvre de collaborateurs qui se sont fait depuis longtemps un nom dans la crapulerie politique française et internationale, à savoir : Henri Lémery, dans les compromissions ; dans quelques fausses affaires il n'est pas rare de voir Xavier de Magallon, qui pour avoir aligné bout à bout quelques mots sans suite et baptisé le tout poème, s'est curé d'un génie ; sanction que le public n'a d'ailleurs pas ratifiée, puisque pour sa réclamation, le rimailler sans rimes en fut réduit à s'établir royaliste, débouté et que de nos jours il est loin de symboliser la valeur littéraire ; le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de son métier ; d'autres encore et même un certain Eduardo Ainos, ancien ministre du cabinet Primo de Rivera.

Donc tout ce joli monde a pondé sur l'Espagne, parés de bien sûr, en ont exposé la situation actuelle, retracé l'histoire depuis Napoléon I<sup>er</sup>, examiné la genèse du conflit présent, traité de la non-intervention, relaté les premières insurrections, disséqué le mouvement social ibérique, etc., etc. Pas un de ces informateurs ne parle de la F.A.I., ni de la C.N.T. C'est exact, comme si un écrivain voulant faire l'histoire d'un mouvement ouvrier français depuis 1900 omettait de citer la C.G.T. ! Une telle carence et une aussi insignifiante liste de qualificatifs sur les domestiques de l'Echo de Paris.

Il est vrai que pour rester dans la tradition de ce journal, la bonhomie ne fait pas défaut dans la publication en cause. On s'y indigna sur les incendies de couvents et les exécutions de curés. On oublie de signaler que l'Espagne vit depuis des siècles sous la dictature de la calotte, dictature des plus sanglantes et des plus viles. On ne dit pas que les jésuites et tous les clercs de l'époque qui ont empoisonné ce pays depuis toujours ont été les principaux artisans des misères physiques et intellectuelles du prolétariat ibérique ; qu'en matière d'atrocités, les en-soutanés de tous ordres ont depuis longtemps dans le pion à tout le monde et que le peuple s'en souvient ; qu'enfin dans les premiers jours de la guerre civile la curie avait pris parti pour la réaction, pour l'oppression, pour celui qu'elle croyait le plus fort et que les premières citadelles qu'eurent à réduire, avec les casernes, nos camarades espagnols, furent les églises d'où les « disciples de Dieu » mitraillèrent la population. Et puis, les ouvriers d'Espagne ont vu assés de ces faces sinistres d'hypocrite, de ces contorsions reptiliennes devant des dieux d'un autre âge, de cette coercition occulte qu'exercent ces calotins, de tout poil, alliés à la plus farouche réaction. Et c'est afin de bien faire connaître cette disposition d'esprit que nos camarades, au grand scandale de l'Echo de Paris, ayant habillé en militaire une statuette d'Enfant-Jésus l'ont placée à un croisement de routes en guise de borne indicatrice. De cette façon et pour la première fois depuis qu'elle existe, cette amulette aura son utilité. Et puis, il faut bien l'avouer, cet Enfant-Jésus qui paraissait ridicule dans sa nudité incomplète est devenu charmant en son nouveau costume. Dans sa droite, jadis il tenait levé dans un geste stupéfiement béneux, un camarade plein d'a-propos a fixé un robuste bâton qui rend dangereuse la rébellion d'un statuette. Par ainsi, et pour qu'il ne soit pas pris pour un simple objet de culte, elle une lutte définitive de la bourgeoisie et de la bourgeoisie.

Ainsi, calculaient-ils, la démission de Gallier-Boissière apparaîtrait aux lecteurs naïfs, au cas où on ne pourrait pas l'étouffer, comme il convenait, la sommation adressée par l'Humanité à la direction et à la rédaction du Canard Enchaîné d'avoir à licencier et à plus vite que ça ! — Jean Gallier-Boissière, coupable, à peu près seul dans le journal de M. Maréchal, de garder son indépendance et son franc-parler devant la tyrannie stalinienne et sa politique d'excitations chauvines et de provocation à la guerre.

Comme on pouvait s'y attendre, quand on connaît l'étage intellectuel et moral des caïds du Canard et l'emprise méthodique que nos nationaux-communistes exercent sur leur directeur M. Maréchal, l'impudent ultimatum des valets de la l'Humana a été vite suivi d'effet.

Ayant eu l'honneur, par ces temps de lacheté et de corruption, de faire dans son feuilleton du 30 juin une allusion brève mais claire aux menées contre-révolutionnaires russes en Espagne et au procès de l'inhumanité monté par la Guépou contre le P.O.U.M. sur le modèle des sinistres comédies judiciaires de Moscou, Gallier-Boissière vient d'être démissionné dans des conditions qui en disent long sur la franchise et le courage des « fromagistes » du « Canard ».

Se refusant à rompre ouvertement avec le directeur du Canard, il a montré ainsi, après l'ultimatum de l'Humanité, le fil russe qu'il ont à la patte, les gens du « Canard » ont eu recours à des procédés obliques pour faire taire le gêneur.

# UN AN DE LUTTE

Déjà un an que le prolétariat espagnol lutte contre ceux qui veulent l'asservir. Malgré la lacheté du prolétariat international. Un an et tel un film de sang qui se déroule devant nous, rien, absolument rien de positif, de concret n'a été fait pour lui apporter une aide matérielle.

C'est tout d'abord le 10 août l'étrangement hypocrite mis en avant par le gouvernement français Front Populaire par l'accord de la non-intervention avec un monstrueux chantage à la paix.

De cet accord, tout commerce légal ou illégal avec l'Espagne républicaine est suspendu. Les résultats ne tardent pas à se faire sentir. Badajoz, Tolède, Irun tombent malgré l'héroïsme des miliciens.

Quelques jours plus tard, c'est d'autres villes qui tombent, puis l'encerclement de Madrid qui commence.

Des colonnes du front d'Aragon se portent au secours de Madrid.

La C. N. T. et la F. A. I. sont mises à contribution par la perte de nombreux miliciens de première heure et du symbole de la lutte révolutionnaire incarné en la personne de notre camarade Durruti.

Devant les responsabilités qui leur incombent, la C. N. T. et la F. A. I. font partie de l'engrenage gouvernemental.

Et par cela au mois de décembre constituent le Conseil national de l'économie en accord avec l'U. G. T.

Devant les résultats obtenus par le Conseil national de l'économie, la C. N. T. lance un manifeste où elle réclame le commandement unique militaire, avec pour appui, une proposition d'unité syndicale à l'U. G. T. pour renforcer le bloc antifasciste.

A côté de ce travail d'organisation nouvelle les conquêtes du 19 juillet sont renforcées et poussées plus avant tels que le nouveau code de justice basé sur la responsabilité, et aussi celui de plus grande importance, ayant une portée d'avenir, celui de l'avortement légal admis juridiquement, et entrant en vigueur dès la promulgation de ladite loi.

Parallèlement à cette nouvelle éthique sociale, se poursuit le travail économique qui consiste à pousser, aux expropriations industrielles et agricoles, le travail socialisation, à placer sous le contrôle syndical, premier coin enfoncé, dans l'appareil capitaliste.

Ce qui fait que dans les mois de janvier, février, mars 1937, toutes les principales industries-clés sont entre les mains du prolétariat par leurs organisations propres, C. N. T. U. G. T.

Devant ce travail en profondeur dans toutes les branches sociales de l'Espagne, les réalisations acquises, les partis politiques essaient d'effriter le bloc ouvrier syndical.

C'est tout d'abord une campagne de calomnies, de mensonges, de la part de l'Estre Catala et en particulier du P. S. U. C. et de la C. N. T. et la F. A. I.

Par ses organes, le P. S. U. C. essaie de semer un esprit de méfiance entre l'U. G. T. et la C. N. T. Tout un tas de mensonges sont non en cours, la principale base ayant ses affirmations abjectes sur le soi-disant « front d'Aragon parsemé ».

La lutte se reliant avec une « politique stalinienne » qui, voulait et continue à vouloir que la lutte révolutionnaire ne passe pas le « stade démocratique ». Le tout en faisant jouer l'apport matériel fourni par l'U. R. S. S. et aussi de faire entrer dans les « blocs démocratiques » le prolétariat ibérique.

A ces campagnes, la C. N. T. et la F. A. I. opposent leurs réalisations et avec précision clarifient leurs positions et lancent les mots d'ordre correspondant à la situation : à savoir que la guerre est inséparable de la révolution et que le prolétariat espagnol ne doit compter que sur le prolétariat international et non entrer dans le jeu des puissances capitalistes même sous la façade démocratique, comme c'est le cas pour la France et l'Angleterre.

Le point culminant de cette réaction petite-bourgeoise démocratique essaie d'atteindre son but par un putsch le 3 mai sur l'U. R. S. S. et la F. A. I. dans la Catalogne et sur Barcelone en particulier. La tentative échoue grâce au sang-froid des militants responsables.

A côté de ce travail contre-révolutionnaire, différents plans de médiation sont présentés par le gouvernement Négrin, es-

sayant de faire jouer les « blocs démocratiques » dans l'issue de la lutte révolutionnaire qui ont des intérêts économiques contre les blocs fascistes.

Et par cela même de faire jouer ces intérêts capitalistes au détriment des intérêts de classe du prolétariat ibérique. Malgré ce dédale, ces positions, replis, fluctuations, on peut dire que le déroulement de la révolution espagnole reste une leçon pleine d'enseignements pour le prolétariat international.

R. G.

## Antianarchisme stalinien

On peut être bon écrivain et être doublé d'un parfait salaud. A preuve Ilya Ehrenbourg, qui dans *Regards*, numéro du 14 juillet, gagne sa place en distillant jésuitiquement des insinuations sur les vaillants défenseurs du front d'Aragon.

Cet insulter à gages, comme nombre de ses collègues politiques, n'aime pas les anarchistes, qui est d'ailleurs son droit strict, est un couturier du fait. Après le mouvement des Asturies, en octobre 1934, il insulta misérablement des hommes comme Durruti et Ascaso.

Plus récemment, en août dernier, ce vaillant révolutionnaire du stylo, piqué par la tentation antianarchiste récidivait ce qui lui était une virulente imposte de la part de notre regretté Durruti.

De ce même Durruti qui aidé de « milliers de Pancho Villa » avaient d'abord réglé rapidement leur compte aux fascistes de Barcelone et de toute la Catalogne et qui, les premiers, « camarade » Ehrenbourg, constituèrent plusieurs colonnes anarchistes et reprisent une à une les localités aragonaises, comprises dans l'Espagne antifasciste.

Sans les combattants anarchistes, ce n'est pas les 5000 adhérents du parti communiste espagnol disséminés dans toute l'Espagne, qui auraient fait grand mal aux militaires rebelles.

Dans notre candeur naïve, nous avions toujours pensé qu'un écrivain se devait de faire abstraction de son esprit partisan, pour ne voir que l'impartiale vérité des faits, ce qui n'est point le cas d'Ehrenbourg qui croit utile de reprendre à son compte les ineptes mensonges débités à jet continu contre les défenseurs du front d'Aragon, en majorité anarchistes.

La longue stagnation du front d'Aragon incombe à ceux qui refusèrent toujours d'armer à la moderne et de doter d'armes offensives les colonnes aragonaises, sous l'impulsion prétextée qu'il était, en majorité, débile par des colonnes appartenant à la C.N.T.-F.A.I.

Malgré un armement réduit, les colonnes Durruti et Ascaso n'enregistrèrent pas moins d'éclatants succès, et la mort de milliers d'anarchistes — dont beaucoup de camarades italiens et français — attestent que la lutte fut souvent chaude et cela réduit à néant la calomnie partisane de l'auteur de 10 C.V.

Pourquoi, entre autres, Ehrenbourg ne nous parle-t-il pas de la colonne Caracalpo par la colonne Ascaso, en avril dernier, où par suite de la carence de l'aviation républicaine — aucun avion ne vint, comme promis au commandement, appuyer cette offensive... qui coûta la bagatelle de mille morts et blessés.

L'écrivain Ehrenbourg aurait pu nous citer aussi l'attaque de Santa Quiteria, localité prise, après huit heures de lutte par les miliciens de la colonne Kropotkine... position qui dut être abandonnée par suite de la défection de l'aviation républicaine qui compte de nombreux aviateurs russes, qui laissèrent tranquillement les avions rebelles arroser de mitraille les miliciens, bombardement qui coûta 1200 morts et de nombreux blessés !

Au courant, comme nous de ces tristes faits écrits par Ehrenbourg, il aurait pu mettre une sourdine à son anarchophobie. Mais cela se peut-il quand on écrit par ordre ?

Mais ils avaient compté sans l'Humanité. Dès le 8 juillet, en effet, avec une maladresse insigne, celle-ci, entre deux articles sur les « Jumeaux fils de France » et « Hitler, chien enragé de l'Europe », déclara : « Le geste d'indépendance du Canard Enchaîné se débarrassant (sic) d'une indésirable autant qu'indigne collaboration, etc. C'était l'aveu.

Au moment où la Russie soi-disant soviétique fait des efforts désespérés pour lier son sort à celui de l'impérialisme français, dévouement et nutritivement servi par ces journalistes pisse-partout du « Canard » n'est-ce pas, M. Bénard, de Paris-Soir, voire de Gringoire, M. Guérin de l'Œuvre, M. Martial de l'Humanité et de *Regards* !, au moment où Staline fait tout pour entraîner le prolétariat français dans une guerre avec l'Allemagne, il faut bien que nos nationaux-communistes étouffent de ces rares voix qui, dans les milieux dits de gauche, dénoncent des intrigues stalinienne et s'élèvent contre la croisade de la démocratie contre le fascisme.

En France, dans la « Patrie socialiste », Gallier-Boissière avait depuis longtemps escamoté comme saboteur trotskyste ou comme espion germano-japonais.

En France, comme malgré tout, nous n'en sommes pas encore à l'« Humanité » semblé son départ du « Canard » à l'« exécution » par ce dernier de La Fouchardière et de Pierre Seize qui fit du bruit en son temps.

Le plus drôle d'ailleurs, c'est que maintenant Pierre Seize fonctionne comme agent soviétique et que c'est justement à de tels rapprochements qu'on mesure la déchéance d'un journal qui n'hésita pas — il y a déjà longtemps il est vrai — à céder aux gages d'un landaulet de Chiappe et un rélateur de la Légion d'honneur, et qui maintenant a « démissionné » de la plus sale manière un poète lucide et courageux.

Jean BERNIER.



## Notes et Glanes

♦ Le dernier numéro du Canard Enchaîné rappelle à ses lecteurs qu'il est majeur. C'est rigoureusement exact.

Je me souviens de cette petite feuille, si caviardée, qui m'apportait — sous une forme humoristique — en Grèce, en Bulgarie ou en Roumanie (car j'ai eu la lacheté d'être soldat belligérant), la vérité sur ce qui se passait.

Où, mais... Canard et moi avions vieilli. Et aujourd'hui, je ne veux plus encourager quiconque à lire cette feuille. Au contraire ! Le motif ! La rupture du Canard avec Jean Gallier-Boissière. Et cela est très grave.

Le mensonge : « Peut-être mon dernier numéro (30 juin), le Canard publiait le feuilleton hebdomadaire de Gallier, intitulé : « Conversation avec un diplomate ».

Or, cet article fut caviardé, non pas par feu Anastasie mais par un bonse de la rédaction. Le fait est là, patent. Dans un journal qui se prétend libre, qui affirme qu'il n'a jamais eu « n'aurait jamais eu peur » qui n'admet pas « qu'on vous bourre le crâne », qui voudrait quelque chose de neuf et de plus jeune un quelconque infodé à une secte encore plus quelconque, ose emmener un homme libre de s'exprimer librement.

Peut-être aussi me direz-vous, y avait-il raison majeure, c'est-à-dire que la prise incriminée n'avait pas de place dans un organe indépendant.

Peut-être aussi me direz-vous, qu'il y a eu déjà plusieurs exécutions au Canard. Je sais que H. P. Gassier et Pierre Seize ont été remerciés à cause de leur légion d'honneur et de leur honneur pour sympathie chiapiiste. Et, de cela, je ne discute pas.

Mais pour Gallier-Boissière, ce n'est pas la même chose. Son crime est d'avoir écrit (en parlant des événements d'Espagne) ceci, qui a été caviardé :

« Les Français, qui applaudissent le Gouvernement légal ignorent que Moscou a mis certaines conditions à son aide et que Valence fait actuellement emprisonner par centaines les anarcho-syndicalistes et vient de monter contre les militants du P.O.U.M. — parti marxiste antistalinien — un procès dit « trahison » qui rappelle exactement les fameux procès de Moscou. Nous omissions trop que la Catalogne est libertaire et déteste toutes les dictatures, qu'elles viennent d'extrême-droite ou d'extrême-gauche !

Donc pour le Canard, ou tout au moins pour son directeur Maréchal ou son rédacteur en chef, Pierre Bénard, attaquer les mêmes nouvelles n'est pas admis.

N'importe qu'il a fallu passer la rectification de Gallier.

Mai, vous qui vous prétendez les champions de l'honnêteté journalistique, pourquoi après cette rectification, avez-vous eu l'impudence d'imprimer : « Nos lecteurs avaient d'ailleurs rectifié d'eux-mêmes ». Mais que voulez-vous ? rectifier ces pauvres lecteurs, à qui vous bourrez le crâne, ne vous en déplaît. Car, mentir par omission est toujours mentir.

Donc, maintenant, nous sommes prévenus. Au Canard l'indépendance ne peut être que stalinienne. Être libre ? Hérisse ! Penser en honneur ? Chèvre !

Il faut, absolument, subir la chaîne la plus dure à supporter : celle de penser en flétant le seigneur, par goût, par vice... Et c'est beaucoup plus grave que d'accepter de l'argent pour le faire.

HENRI GUERIN.

## LE « REDRESSEMENT » FINANCIER

Il faut bien reconnaître que la façon dont le Front populaire exécute sa promesse de faire payer, les riches, ne manque pas d'une certaine originalité. Les décrets-lois de redressement financier en sont la

preuve.

Tabac, tarifs postaux, transports, impôts sur le revenu, c'est-à-dire sur le salaire aussi, vont subir des augmentations massives. Qu'est-ce qu'ils vont prendre dans les gencives, les riches !... Les riches d'illusions et de jobardise, bien entendu. Les électeurs F. P. de 1936, quoi.

## LES TRAINS BONNET

On avait déjà des billets Lagrange. Maintenant nous avons les trains Bonnet. Mais rien de commun, assurément, malgré l'homonymie, avec l'entreprise de cet astucieux Auvergnat qui a donné son nom à certains trains de vacances. Non ! Il s'agit des trains Bonnet Georges.

Le grand démocrate radical Lazardesque, revenu dare-dare de Washington pour « redresser » les finances françaises, vient de donner une nouvelle preuve de son esprit démocratique en appliquant une équitable échelle de relèvement des tarifs : 0 fr. 05 pour les billets de 3<sup>e</sup> ; 0 fr. 06 pour les 2<sup>e</sup> ; 0 fr. 07 pour les 1<sup>re</sup>.

Les anciens tarifs étant respectivement de 0 fr. 45, 0 fr. 30, 0 fr. 20 au kilomètre, un simple petit calcul nous donne les pourcentages suivants de « ramassage » : en 1<sup>re</sup>, un peu moins de 16 % ; en 2<sup>e</sup>, 20 % ; et en 3<sup>e</sup> classe — celle des moutards, des fâchés, des raides comme un pas-lac — des électeurs enfin — l'augmentation est de 25 %.

Après ça, on peut tirer l'échelle. L'échelle mobile, bien entendu.

## LA PAILLE ET LA POUTRE

Il y a pourtant deux députés qui s'en plaignent, disons plutôt : qui font mine de s'en plaindre. En lettres grandes comme ça, l'hebdomadaire de MM. Bergery et Izard lesquels ont poussé l'héroïsme jusqu'à s'abs-

tenir dans le vote des décrets-lois, clame à propos de la révision des fonds de commerce :

« Cédant d'un nouveau au Sénat, la Chambre se déjoue. Par 472 voix, elle repousse le texte qu'elle avait adopté en février par 512 voix, et qu'Izard avait repris comme contre-projet ! »

Voyons, voyons, MM. Bergery et Izard, un peu d'indulgence.

N'avez-vous pas ouï parler autrefois : « Oh ! il n'y a pas bon longtemps — d'un homme qui

## LE PAVILLON BAFOUE



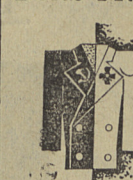
C'est le titre d'une affiche largement diffusée par le « Secours populaire de France » pour dénoncer l'arraisonnement des bateaux français par les fascistes espagnols.

La composition de cette affiche est tout un poème : agrémentée de lettres bleues et rouges sur fond blanc et d'un drapeau tricolore largement déployé.

Tout ceci pour bien signifier que ce qu'il importe de dénoncer en premier lieu, pour les dirigeants de cette organisation chauvine, soumise elle aussi aux directives stalinienne, c'est l'outrage fait à l'honneur national.

On passe au second plan le fait que l'action fasciste est surtout dirigée pour empêcher le ravitaillement des antifascistes espagnols. Sinistres farceurs !

## BONS FRANÇAIS



Le Congrès des jeunes communistes qui se tient présentement ne manque pas d'agrément. Les bouffons ne sont pas de sortie.

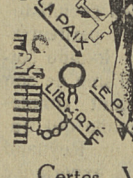
Raymond Guyot a été admirable dans son « numéro » intitulé : rapport des jeunes communistes.

Au milieu des jolies perles de son exposé, nous cueillons celle-ci : « nous ne sommes pas plus mauvais Français que le maréchal Pétain, mais nous ne laissons pas enchaîner les lois de la jeunesse ».

Scrongneugnieu, ce n'est pas Raymond Guyot qui prêchera le défaitisme révolutionnaire, le noyautage de l'armée ; il ne recevra pas de leçons de patriotisme même de l'illustre héros de la grande guerre, grand chef de la glorieuse armée française.

Que de chemin parcouru depuis l'époque de la radicalisation des masses. Mais, est-ce qu'un certain Raymond Guyot, secrétaire des jeunes communistes, n'a pas été poursuivi, voire condamné pour propagande anti-militariste ?... Erreur de jeunesse sans doute.

## LA FLEUR AU FUSIL



Les lauriers de Déroutède empêchant de dormir les larbins de la rue Lafayette depuis la fameuse déclaration de Staline qui « comprenait et approuvait... les nécessités de la défense nationale ».

Certes, Vaillant-Couturier avait repris le clairon fameux, Cachin recommandait à verser des larmes d'attendrissement, Thorez, le photographe de la bande, se garnissait de tricolore à toute occasion, mais pour sauver la face devant les « inadaptés » on se croyait encore tenu à quelque réserve.

A l'occasion du 14 juillet, nos bons apôtres ont décidé d'en finir avec ces atmoenismes inopportuns. Le père des retraites militaires a enfin des successeurs dignes de lui.

En tête du « Programme des grandes réjouissances du 14 juillet » publié dans l'Humana de ce mardi 13, la place d'honneur a été réservée aux retraites militaires chères aujourd'hui à nos communistes tricolores.

Au temps jadis, les retraites militaires prônées aujourd'hui par les dirigeants traités et félons, avaient été sabotées avec succès par les antimilitaristes d'alors.

Compagnon, souvenons-nous et agissons.

## BIBLIOGRAPHIE SUR L'ESPAGNE

- DURRUTI (biographie) une brochure illustrée 1 50
- MAJORQUE SOUS LA TERREUR FASCISTE (4 mois de barbarie) une brochure ..... 1 50
- POSITION DE LA F.A.I. (documents) ..... 0 60
- LA C.N.T., LE GOUVERNEMENT ET L'ETAT (documents) ..... 0 60
- LA REVOLUTION ESPAGNOLE ET L'IMPERIALISME, par Jean Bernier ..... 1 fr.
- LA C. N. T. ET LES EVENEMENTS DES 3, 4, 5 ET 6 MAI, une forte plaquette ..... 5 fr.
- CEUX DE BARCELONE par H. E. Kaminsky, un fort volume ..... 18 fr.

- ALBUMS DE PHOTOGRAPHIES
- 19 JUILLET 1936 120 photos. La guerre civile. La reconstruction sociale ..... 5 fr.
- MADRID SOUS LES BOMBES, très bel album ..... 10 fr.

En vente au Libertaire  
Chèque postal : André Scheck  
Paris 487-78

A toute commande ajouter 10 % pour frais d'envoi.

## BULLEIN D'ABONNEMENT au "LIBERTAIRE"

FRANCE	ETRANGER
62 Nos. 22 fr.	62 Nos. 36 fr.
28 Nos. 11 fr.	28 Nos. 15 fr.

Chèque postal : Scheck André, Paris 487-78  
9, rue de Bondy (10<sup>e</sup>)  
Téléphone : BOTZARIS (08-97)

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de ..... à partir du ..... pour la somme de ..... dont je vous envoie le montant.

Nom (1) .....  
Ville .....  
(4) Ecrire très lisiblement

Signature : .....  
Département : .....



# La marche de la Révolution

## L'ENFANTEMENT D'UNE RÉVOLUTION LA PROIE ESPAGNOLE

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

Mes camarades du camion devant défendre notre précieux butin, revolver au poing, et ayant enfin compris que ces vivres étaient destinés à la colonne Durruti, les miliciens se ressaisirent et nous laissèrent passer.

Après un long et pénible voyage, nous arrivâmes enfin à Lérida, sales, déshydratés, mais fiers d'apporter à nos miliciens de quoi « tenir le coup » durant quelques jours. Dans toutes les petites gares où notre train faisait de longs stages, la population catalane nous apportait encore et toujours des victuailles : nous ne savions plus où les mettre.

A Lérida donc, nous déchargâmes le fourgon dans un gros camion que nous ne devions plus quitter jusqu'à Bujaraloz. Pendant quatre jours, nous distribuâmes toutes nos vivres.

Des groupes d'éclaireurs se détachèrent pour « préparer » les villages où nous devions passer et, partout, il y eut des combats plus ou moins violents avec les fascistes qui n'avaient pas encore eu le temps de fuir. Presque partout, les braves paysans aragonais nous accueillirent le poing levé. Nous dépassâmes Bujaraloz, nous dirigeant tout droit vers Saragosse que Durruti voulait gagner à tout prix. Mais, à quelques kilomètres du village d'Osera, encore occupé par les fascistes, notre colonne fut bombardée par deux avions noirs. Sautant des camions et des autos, nous nous dispersâmes dans les montagnes arides et, couchés au sol, attendîmes que quelques vieilles mitrailleuses et un canon de vieux style la fin de l'attaque qui dura environ une demi-heure, peut-être davantage ? Les premières victimes : une douzaine de morts et soixante blessés, dont quelques-uns graves, parmi lesquels plusieurs femmes. Durruti, se rendant compte que nous avions trop avancé (Osera se trouve à quelque trente kilomètres de Saragosse), ordonna la retraite jusqu'à Bujaraloz, que nous avions laissé à une vingtaine de kilomètres derrière nous. Protégés par une avionnette (!) nous abandonnâmes précipitamment le terrain, sans toutefois avoir recueilli toutes les victimes du premier bombardement. Un superbe autocar étant resté en panne sur la route (dont le chauffeur avait été tué), des braves miliciens n'hésitèrent pas à retourner sur place afin de le remorquer avec leur petit camion, ce qui provoqua une nouvelle velle des avions ennemis. Mais l'autocar revint à Bujaraloz...

C'est là, dans ce petit village aujourd'hui historique, que je devais revoir mon compagnon, après deux semaines de séparation. La première

émotion passée, nous organisâmes immédiatement le « Quartier Général » de la colonne. Dans une petite pièce sombre et malodorante, nous nous mîmes à la tâche. Sans matériel, nous improvisâmes la première administration de cette colonne de mille hommes qui devait rapidement grossir. C'est de ce petit village triste et sévère, où l'eau potable était presque complètement absente, que sortit toute l'organisation de notre colonne, bien imparfaite au début, mais qui, peu à peu, fut en mesure de satisfaire aux énormes nécessités de plusieurs milliers d'hommes.

Alors que les centuriers partaient à l'assaut des villages proches : Pina, Gelsa, Osera, etc., les braves télégraphistes montaient rapidement, au péril de leur vie, les communications téléphoniques indispensables entre les villages conquis. Le service des postes s'organisa également, car les miliciens étaient impatients de rassurer les familles et d'en recevoir des nouvelles.

L'habillement fut notre grosse préoccupation du début, car Barcelone ne suffisait pas à fournir toutes les colonnes qui s'étaient dispersées dans tout l'Aragon; aussi, lorsque les premières salopettes arrivèrent après plus d'un mois d'at-



Durruti souriait à la Révolution victorieuse.

tente, ce fut un délire, bien qu'il n'y en eut pas pour tout le monde.

Tous ces détails étaient de bien mesquine importance devant le plus tragique des dénuements : il n'y avait pas de fusils pour tous, et les plus favorisés portaient à l'aventure avec quelques cartouches seulement à la ceinture. Saragosse était là, à 25 kilomètres seulement de nos premières lignes, mais il fallait se contenter de regarder de loin les tours de la « Pilarica » sans pouvoir aller de l'avant, faute d'armes et de munitions. Et cette terrible situation de l'Aragon désarmé dura plusieurs mois... jusqu'au jour où Durruti, appelé à Madrid par le Comité National de la C.N.T., quittait la colonne pour n'y plus revenir...

Malgré ce dénuement, les colonnes d'Aragon tinrent bon et empêchèrent l'invasion fasciste. Il semble qu'aujourd'hui les miliciens soient mieux armés et que leur position soit très forte, au point même de Saragosse. Tout de même, si l'on avait songé dès le début à fortifier l'Aragon, Saragosse serait depuis longtemps entre les mains des antifascistes. Il ne m'appartient pas de critiquer la stratégie militaire, étant profane en la matière; j'expose simplement ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu, bien qu'imparfaitement.

Ici s'arrêtent mes souvenirs...

Je demande à tous les anarchistes, à tous les révolutionnaires français et étrangers, déçus et découragés par les derniers événements de Barcelone, par l'apparente faiblesse des militants de la C.N.T. et de la F.A.I. devant les perfides attaques des bourgeois et des communistes aux ordres de Moscou, de se ressaisir, de reprendre courage. Nous ne leur demandons pas d'applaudir aveuglément à tous les actes de la C.N.T., loin de nous telle prétention, mais simplement de la comprendre, d'expliquer les erreurs commises par l'expérience ou la trop grande loyauté en face des politiciens sans scrupules. D'estimer à leur juste valeur les formidables difficultés qui se dressent sur leur chemin, si pénible à suivre.

Et d'avoir confiance dans l'énorme réserve d'énergie des deux grandes organisations ouvrières : la C.N.T. et la F.A.I. Et puis, n'oubliez pas que l'union des travailleurs de la C.N.T. et de l'U.G.T. est un fait accompli dans de nombreux villages catalans, union qui s'est faite spontanément, à la base, en dehors de toute combinaison de Comité ou de Parti, Union qui répond à un sentiment profond des masses ouvrières devant le danger fasciste, et non point à une consigne politique. Union qui vaincra, soyez-en certains, tous les complots machiavéliques des contre-révolutionnaires embusqués dans les organismes officiels et dans le gouvernement.

Il y a aussi une grande promesse pour l'avenir : c'est l'admirable organisation rurale de l'Aragon libertaire. Les nobles paysans de cette terre, aride, simple et bon, la plupart illettrés, mais intuitivement compréhensifs, ont admis dès les premiers jours le communisme libertaire. A Bujaraloz même, où la religion a longtemps dominé et où la croyance n'est pas tout à fait morte dans le cœur des femmes, l'argent a complètement disparu. La bonne vieille qui nous servit le premier repas me raconta, lors d'un dernier voyage que je fis en Aragon après la mort de Durruti (en compagnie de la sœur et de la compagne de notre cher Ascaso), me conta avec une simplicité émuante que le Comité local avait décidé de remettre tout l'argent des habitants en commun; ou nous habiller et on nous nourrit, pourquoi désirerions-nous l'argent chez nous ? me dit cette brave femme. Cette noblesse console de bien des douleurs, de bien des déceptions. Cette admirable ambiance de solidarité, de désintéressement ne peut disparaître si facilement; la semence des idées a pris corps dans les âmes simples et droites de ces paysans admirables qui, pour une dizaine de vieux fusils, nous apportaient des camions pleins de fruits, sans se soucier de la valeur commerciale des échanges !

Ces réalisations sont notre seul espoir, peut-être, mais espoir solide, basé sur des réalités vivantes. Ayons donc confiance dans l'avenir, malgré les erreurs inévitables, malgré les victimes trop nombreuses, hélas, malgré les amères désillusions.

EMILIE MORIN.

On ne peut pas comprendre le drame qui se joue outre-Pyrénées si l'on n'a pas connaissance des richesses multiples de ce pays et en particulier de son sous-sol.

Ses richesses en minerais sont considérables et leur exploitation bien loin du niveau que permettrait un outillage rationnel. Cet outillage l'Espagne ne le possède pas, nationalement et elle est à peu près dépourvue d'industrie de transformation, à l'exception de Bilbao, possession anglaise. En règle générale, l'Espagne est tributaire de l'étranger pour tous les produits manufacturés.

La richesse de l'Espagne en minerai ferreux en fait une proie tentante pour les impérialismes en mal de guerre. Et l'Allemagne qui importe cette année plus de 15 millions de tonnes de minerai ferreux ne peut voir sans convoitise les riches gisements de la Biscaye.

Or, le minerai espagnol a déjà ses maîtres. Les mêmes qui se partagent la plupart des richesses du monde : en premier lieu, l'Angleterre et la France. L'Italie et l'Allemagne, autres impérialismes à grands dents, sont à peu près éliminées du partage.

L'Allemagne et l'Italie sont des impérialismes plus nouveaux, nés dans la bouillotte des guerres, et dont les ressources financières sont très inférieures aux capacités d'expansion de leur industrie.

L'Allemagne et l'Italie sont handicapées vis-à-vis de l'Angleterre et de la France, en Espagne comme partout ailleurs. Elles devaient donc sauter sur la première occasion d'éliminer ces deux puissances, car l'Espagne est une proie tentante. La première étape est un bouleversement militaire qui romprait le statut quo économique avec le statut quo social favorable aux impérialismes installés.

C'est toute la raison de l'intervention italo-allemande : se faire une place auprès de la France et de l'Angleterre en vendant leur concours à la réaction espagnole contre l'élimination totale ou partielle des concurrents impérialistes.

L'Espagne a trop bien réussi. Quelles sont donc ces richesses espagnoles et les intérêts impérialistes qui s'y attachent.

### LE FER

Les principaux gisements sont ceux de la Biscaye et des Asturies : Bilbao, Oviedo, Santander, d'une teneur exceptionnelle et à proximité de ports bien agencés qui permettent les transports internationaux rapides et peu coûteux.

Avec les gisements secondaires d'Andalousie (Huelva, Séville, Cadix), Murcie (Almería) et les mines du Rif, l'Espagne produit annuellement près de six millions de tonnes de minerai.

Les mines de fer sont possession anglaises et pour une moindre part françaises.

### LE CUIVRE

L'Espagne est un des plus vieux pays producteurs de cuivre. Elle reste le plus important en Europe.

Le centre du bassin cupifère est le Rio Tinto occupé par l'Angleterre. La France y possède des mines de moindre valeur.

Plus de 4 millions de tonnes de minerai de cuivre sont extraites chaque année. L'industrie espagnole en exploite moins de la moitié. Le reste est expédié à l'étranger sous le contrôle de l'Angleterre.

Malgré un appauvrissement du minerai, le Rio Tinto dispose de la moitié de la production européenne.

### AUTRES METAUX

Par la qualité et le volume de son minerai de plomb, l'Espagne tient la première place en Europe avec plus de 300.000 tonnes de minerai extrait annuellement, sous la direction de l'Angleterre, la France et la Belgique. La Société minière et métallurgique de Pennarroya contrôle la plus grosse partie des gisements de plomb argentifère.

L'Espagne entre pour un quart dans la production européenne du zinc. La France et l'Angleterre tiennent encore la haute main sur les sociétés exploitantes.

Enfin le mercure joue un rôle très important dans les affaires espagnoles. Son emploi dans la confection des explosifs est d'importance. Or, les gisements mercuriels d'Almadén sont la propriété de l'Etat espagnol qui peut en disposer à peu près à son gré. C'est un riche cadeau que les impérialismes attendent des belligérants et l'Allemagne de Franco.

Terminons en signalant les houillères de la région d'Oviedo, importantes pour l'exportation sur place du minerai ferreux. Le soufre en pyrites apporté à l'Europe la moitié de sa production. La Catalogne produit du sel et de la potasse. De nombreux autres métaux s'y trouvent en quantité variable.

### L'INDUSTRIE

Avec de telles richesses naturelles, l'Espagne a une industrie très au-dessous de



Au premier rang, le premier jour, notre camarade Ascaso mourait pour la Révolution.

## L'intervention stalinienne en Espagne

La révolution espagnole éclatait dans un moment où la classe ouvrière mondiale était en plein recul. Les grèves de juin 1936 en France auraient dû marquer un arrêt net de l'offensive capitaliste et le retour de la vague révolutionnaire qui avait secoué le monde en 1919. L'intervention marxiste dans le conflit et la constitution du cabinet Blum modifièrent profondément les données du problème. Le réveil de la classe ouvrière fut exploité pour des buts étrangers aux intérêts de classe du prolétariat. L'Etat révolutionnaire qui anima la classe ouvrière lors des occupations d'usines fut vite brisé par les chefs marxistes et réformistes dont la maîtrise en la matière, qui avait déjà fait ses preuves en Italie, en Allemagne, en Autriche, etc., est incontestable.

Dans le même temps qu'au Parlement, les députés communistes volaient la non-intervention, les cellules accusaient Blum de trahison et réclamaient le rétablissement des relations commerciales avec l'Espagne. C'était pour garder les sympathies des masses. Cette duplicité des Staliniens ne pouvait tromper qu'un homme aveuglé. Si ces Staliniens étaient sincèrement révolutionnaires ils auraient retiré leur confiance au cabinet Blum au mois d'août 1936 et Franco n'aurait pas pu arriver là où il est maintenant.

Pour comprendre l'attitude du P. C. français il faut remonter plus haut et voir pourquoi Staline fit jouer à ses acolytes français le rôle de complice de Blum...

Au début de la révolution espagnole Staline ne s'était même pas présenté au Comité de non-intervention, mais créa tout d'un coup ses engagements (chose qui ne leur arrive pas souvent quand il s'agit de ses camarades de parti...)

Il ne consentit à vendre aux Espagnols un seul fusil. Pendant qu'à Paris le P. C. réclamait bruyamment des avions pour l'Espagne l'U. R. S. S., cette « patrie » du prolétariat, gardait jalousement les engins de guerre qui auraient permis au peuple d'Espagne d'écraser le fascisme. Et n'est qu'un mois de novembre, lorsque les fascistes, après avoir pris Badajoz et Tolède, opérèrent leur jonction que ces singuliers révolutionnaires du Kremlin consentirent à vendre au comptant-or des armes à la République espagnole.

Les raisons principales de cette politique de duplicité et d'hypocrisie criminelle à un moment où sur les champs de bataille se décidait le sort du prolétariat mondial, c'est la faiblesse numérique du Parti communiste, la peur de la révolution mondiale dont le sinistre exécuteur du Kremlin a tout à craindre et d'abord de perdre ses « alliés » capitalistes en Occident.

Le mot d'ordre du P. C. espagnol : « nous luttons pour une République démocratique » et leur opposition à la socialisation des moyens de production n'étaient pas de nature à conquérir les masses ouvrières et paysannes.

Avant les événements du 19 juillet, le P. C. espagnol comptait un nombre insignifiant d'adhérents (tandis que l'U. G. T. et la C. N. T. contrôlaient environ 1.500.000 personnes chacune). Selon Miguel Maura, républicain de droite,

Il était donc évident que les Staliniens ne pouvaient pas compter sur l'instauration d'un régime totalitaire inspiré des principes de la Dictature du prolétariat.

L'instauration d'un régime de démocratie ouvrière de tendance libertaire les effrayait plus que la victoire de Franco, car un régime ou combattait toutes les tendances du mouvement ouvrier peut produire même en U. R. S. S. des réactions impures dont les maîtres du

la moyenne : le minerai est expédié sous forme brute ou demi-traité et revient à l'état de produits fabriqués par le canal des pays fortement industrialisés (Angleterre, France, Etats-Unis).

L'électrification en particulier a fait d'immenses progrès. La Westinghouse Electric International C<sup>o</sup> (américaine) et le Matériel Electrique (français) aidés de la Banco de Bilbao ont pris en main l'électrification de l'Espagne dès 1930. La General Electric de New-York s'occupe dans le même sens de la mise en valeur des régions industrielles du nord.

Les chemins de fer enfin sont pour la plus grande part possessions étrangères et les banques françaises y ont de gros intérêts.

### CONCLUSION

A mesure que le pays s'aménage, le contrôle des impérialismes étrangers se précise. Ce n'est plus seulement un contrôle grossier d'exploiteurs et de pillards que réclament les impérialismes, mais une surveillance politique de tous les instants.

On comprend l'Allemagne et l'Italie qui, par un apport massif à Franco, veulent se faire donner du soudard un droit d'exploitation des richesses naturelles égal à celui de l'Angleterre et de la France.

On comprend aussi ces deux pays qui possèdent déjà ce droit, qui veulent le conserver et l'étendre en poussant à l'industrialisation sur place, avec leurs capitaux disponibles. Mais il leur faut pour cela une assurance politique que ni encore Franco, ni surtout la révolution ne peut leur donner.

Il leur faut en un mot, un régime policier assez rigide pour prévenir les révolutions et assez souple malgré tout pour laisser les coudées larges à l'expansionnisme anglo-français.

En un mot les groupes France-Angleterre et l'Italie-Allemagne poursuivent le même but d'exploitation de la semi-colonisation espagnole. Mais étant l'un et l'autre différemment avancés dans cette colonisation ils n'appliquent pas les mêmes moyens.

Les deux groupes cherchent dans l'un et l'autre camp des belligérants le serviteur de leur fortune. Sera-ce Négrin, Franco ou un autre ? Le masque des valets impérialistes est multiple. On ne peut pas encore dire quel il sera. Mais nous pouvons affirmer que son visage, quel que soit le masque, est l'unique visage de la contre-révolution.

L. D.

## Dans les terres collectivisées de l'Aragon

Il y a un certain temps, j'ai visité l'Aragon pour étudier le nouvel ordre social et économique établi depuis la révolution. J'ai eu toute la possibilité pour examiner et étudier le fond des problèmes qui m'intéressaient.

Dans tous les villages sont organisées des collectivités agricoles, mais à côté existent aussi des petites propriétés. Les trois quarts de la terre de l'Aragon sont collectivisées. La petite propriété est contrôlée par les collectivités. La distribution et l'échange sont socialisés. Les paysans aragonais, membres des collectivités agricoles, sont sous l'influence des anarchistes. Sur 400 collectivités existantes, dix seulement, adhérent à la U. G. T. Les partis politiques n'existent presque pas.

### L'ADMINISTRATION

L'organe administratif de la commune, c'est le conseil municipal, dont les membres sont élus directement par toute la population. Les conseillers travaillent comme tous les autres paysans aux champs ou aux ateliers, sauf un délégué permanent qui s'occupe des statistiques, des approvisionnements de la commune et des liaisons constantes avec les autres communes. Les collectivités sont reliées entre elles en fédérations locales, interlocales et en une fédération régionale, administrées par des comités respectifs, leurs fonctions étant réduites aux liaisons et à l'échange entre les collectivités.

### ORGANISATION DU TRAVAIL

Toute la population ouvrière, principalement les hommes au-dessus de 14 ans) est divisée en groupes de travail de dix hommes. Les groupes se forment par affinités. Chaque groupe élit librement son délégué de liaison, qui ne cesse pas de travailler avec les autres et ne possède aucune fonction autoritaire. Les délégués se réunissent chaque soir pour observer et résoudre les questions techniques du travail aux champs. Toute la population de la commune se réunit une fois par mois.

### RETRIBUTION DU TRAVAIL

L'argent ne circule pas. Il se trouve dans les comités locaux et interlocaux, il est utilisé seulement dans les relations des collectivités avec les régions où l'argent est en circulation comme auparavant. Chaque village a son argent, ses coupons d'une valeur exceptionnellement locale. La rétribution du travail se fait par ces coupons.

C'est le salaire familial qui est en pratique. Tous les membres de la commune se trouvent dans les mêmes conditions et il n'y a aucun privilège.

Comme exemple, je donnerai le village de Espus, près de Huesca, un de ceux que j'ai étudiés à fond.

Tous les producteurs, tous les travailleurs : les agriculteurs, les artisans, les instituteurs, les médecins, etc., reçoivent 25 pesetas par semaine. Ceux qui sont mariés, dont le mari seulement est engagé dans des travaux communaux, reçoivent 35 pesetas.

S'il y a un enfant de moins de 14 ans, la famille reçoit 35 pesetas ; et la progression est la suivante : 2 enfants, 42 pesetas ; 3 enfants, 46 pesetas ; 4 enfants, 50 pesetas ; 5 enfants, 55 pesetas, et ainsi de suite.

Si les enfants ont plus de 14 ans, alors les parents reçoivent 31 pesetas et pour le premier fils, 15 pesetas ; pour la première fille, 12 pesetas ; pour le deuxième fils, 14 pesetas ; pour la deuxième fille, 11 pesetas et ainsi de suite.

### COUT DE LA VIE

La collectivité assure une partie de tous les besoins du producteur et tout seul, il couvre ses besoins avec 17 ne-

setas par semaine. Dans les grandes familles, les dépenses quotidiennes reviennent à 1,5 pesetas par membre de la famille. Un costume d'homme coûte 60 à 70 pesetas et les habits de femme trois robes, un manteau et le linge, 100 pesetas. Il faut remarquer que tous les prix ne sont pas les mêmes que dans les autres régions, ils sont beaucoup plus bas et sont établis par les coopératives.

### DISTRIBUTION

La distribution se fait par les coopératives, créées depuis la révolution. Tous les membres de la collectivité prennent d'après ses besoins et paye en coupons.

### ECHANGE

Le commerce particulier n'existe pas. Dans les villages où il y a à côté de la collectivité des petits paysans, la coopérative reçoit tous leurs produits et leur leur paye en coupons et leur assure le nécessaire. L'échange entre les collectivités se fait directement de collectivité à collectivité ou par l'intermédiaire des fédérations interlocales et se fait toujours en nature.

L'échange avec les autres régions ou avec l'étranger (France) se fait en argent. Il faut dire que ce système ne présente aucune difficulté. Dans tout l'Aragon, le plus grand capitaliste du monde peut mourir de faim, tandis que le dernier paysan, membre ou ami de la collectivité, mange à sa faim.

### LA PROPRIÉTÉ

La propriété privée juridique n'existe plus, tout est à tous : les moyens de travail, les habitations, etc. Les petits paysans ont le droit d'utiliser la terre, qu'ils possèdent avant, mais sans exploiter le travail d'autrui. Dans les villages complètement collectivisés, c'est la majorité, tout bétail de travail ou de production, excepté les animaux de basse-cour de chaque famille, est mis ensemble par espèce dans des étables communales. Chaque famille, membre de la collectivité, peut utiliser en particulier un terrain librement choisi pour cultiver, dans les heures libres du travail collectif, des plantes potagères.

### L'ECOLE

L'école a complètement changé d'esprit. L'instituteur est révolutionnaire. Le programme est adapté aux exigences de la vie. Les enfants étudient en premier plan l'histoire de la révolution tout à fait imparfaitement ; en deuxième plan viennent les sciences naturelles et, en particulier, l'agriculture. Les méthodes rationalistes de l'Ecole Moderne sont en application. Le dessin occupe une large place ; tout est illustré.

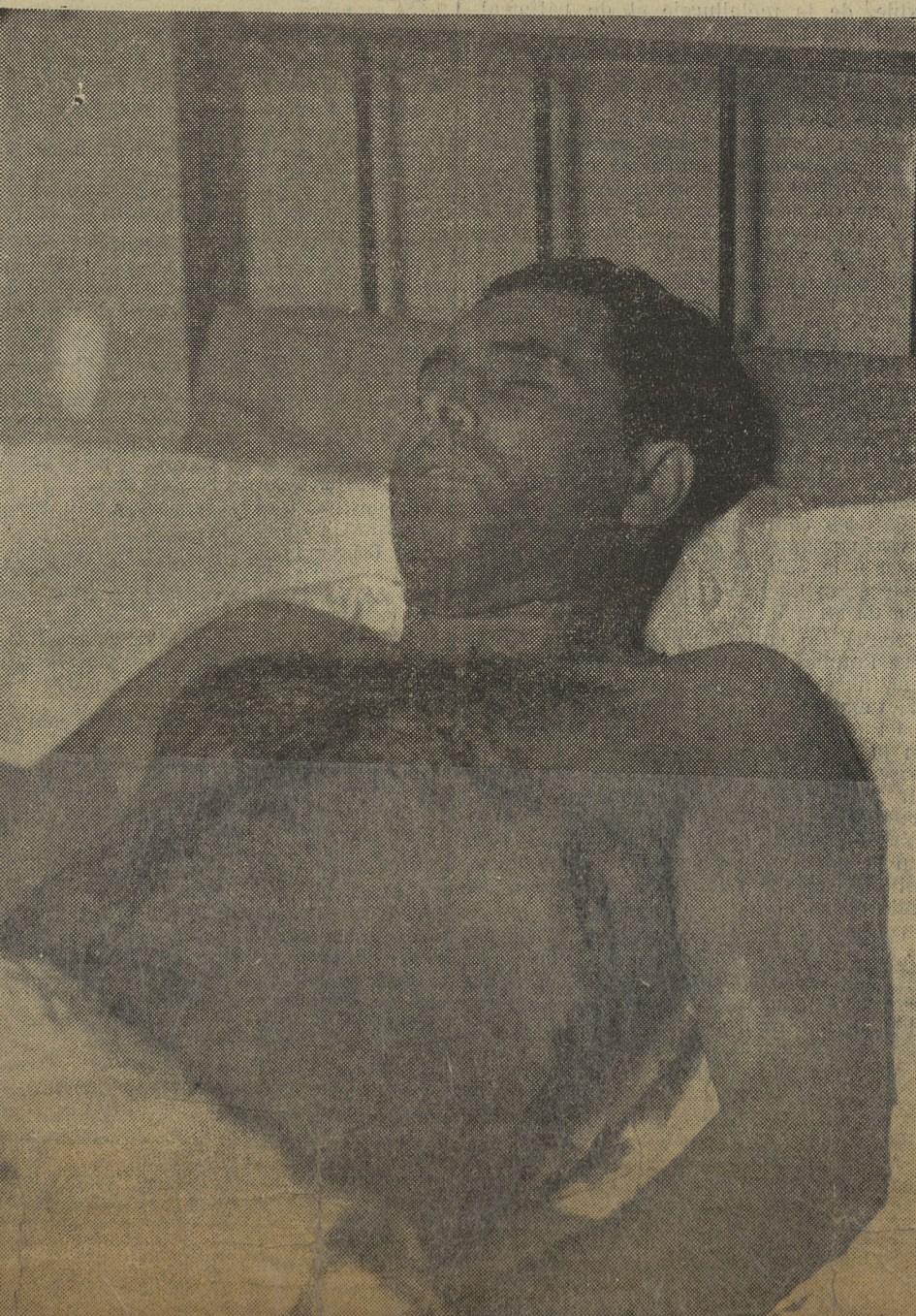
L'athénée libertaire aide et continue le travail instructif et éducatif de l'école. Les jeunes libertaires ont organisé des bibliothèques assez complètes dans lesquelles les ouvrages classiques et les traités de science agronomique occupent la première place.

### LA SANTE PUBLIQUE

Dans presque tous les villages il y a des médecins qui travaillent dans des conditions égales pour tous les travailleurs. Plusieurs hôpitaux ont été organisés par la C. N. T. Les malades ne paient rien. Les médecins ne sont pas des anarchistes, personne ne leur demande d'ailleurs ; mais ils sont des camarades égaux à tous les autres. J'ai eu de très bonnes impressions du travail de ces médecins, de la bonne organisation et de la propreté des hôpitaux, dans lesquels j'ai vu beaucoup de malades, le départ pour subir quelque opération qu'ils n'avaient pas eu la possibilité de se faire avant la révolution, par manque d'argent.

G. AGROFF.

## Mort de Durruti



Dans la mort le visage de Durruti reste serein. La balle a tué l'homme. Son exemple est vivant.

Cette faiblesse des Staliniens, de combien le prolétariat doit-il se méfier pour ne pas être entraîné dans la contre-révolution ? Liberté pour tous les prolétaires.



# VERS UN FAIT HISTORIQUE

## L'unité de la C.N.T. et de l'U.G.T. est en marche

L'an passé, le 10 juillet, les forces unies du peuple écrivaient de leur sang des pages glorieuses et héroïques qui ont déjà trouvé leur place dans le grand livre d'histoire du prolétariat international et dans ses chansons de geste. Ces hommes, sans souci de leur vie, luttèrent pour la défense de leurs libertés. Ils étaient aussi tout profondément animés du désir d'une existence plus heureuse, plus juste, plus libre, plus humaine, en un mot plus pure.

Est-il de meilleure démonstration devant le monde des parias laborieux de son désir de libération, de sa conscience fraternelle, de sa capacité d'émancipation, de son dynamisme et de son aptitude à la rébellion?

Qui l'a mieux démontré que son inoubliable journée où se prirent d'assaut la Casaplanerie Générale, la caserne de l'Atarazanas, l'avenue Icaria, la place d'Espagne. Voyez quelle force, quelle puissance le prolétariat sut puiser dans le désespoir même! Aussi l'espérance de cet échec de l'agression militaire fasciste nous, nous, les travailleurs de l'Espagne, et avec nous toute cette jeunesse qui d'un cœur si ardent participe déjà depuis longtemps aux luttes sociales contre la bourgeoisie et l'Etat. C'est en effet, avec toute cette jeunesse qu'au jour de juillet, sous la consigne de « Muer le fascisme ! » et de « No pasaran ! » que nous descendîmes dans la rue. Et nous pouvons attester à quel point elle nous seconda dans l'effacement de cette tentative risquée, dans l'affermissement de nos avantages tout au cours de cette lutte, enfin dans l'établissement plus solide du développement de nos acquisitions économiques et sociales.

Mais sur quelle base fondamentale l'action des ouvriers et des paysans s'appuyait-elle après leur triomphe immédiat sur les forces fascistes, forces qui furent vaincues malgré l'énorme infériorité de moyens offensifs qui nous handicapait?

Tout simplement sur l'esprit d'unité d'action et de responsabilité qui s'imposait avec ensemble et dans une telle harmonie à tous que tous leurs actes étaient marqués. Comment pourvoir d'armes, d'armement, nous avons des ce jour-là dus à cet état d'esprit?

C'est en son congrès annuel, célébré l'année même de la rébellion à Saragosse que la C.N.T. se fit la promotrice de l'alliance révolutionnaire avec la centrale syndicale se, l'U.G.T. Depuis elle n'a cessé de se livrer à une tâche intense pour mener au but cette entreprise.

La C.N.T. savait par son expérience propre, par son acquis historique, que sans cette unité la révolution ibérique ne pouvait se faire. Depuis le 10 juillet elle n'a cessé de penser avec plus de force encore. Depuis sa participation directe et active aux tâches de l'avant-garde de la révolution elle n'a cessé de jour en jour de sentir plus intensément combien cette unité était désirable, combien de jour en jour elle devenait irrémédiablement nécessaire.

Si nous reprenons l'histoire depuis le 10 juillet jusqu'à ce jour nous devons reconnaître que tout le prolétariat espagnol sans distinction de doctrine ou même de nuances a vu avec netteté, comme nous l'avons tous les jours fait, que l'unité est la seule sauvegarde de la révolution.

Comme exemple de cette nécessité urgente ressentie par les ouvriers et les paysans ibériques nous pouvons citer une infinité de villages de Catalogne et de l'Espagne entière, de syndicats d'une même localité, qui sans attendre aucune consigne de leurs propres organisations directrices formèrent le bloc compact contre lequel le fascisme devait se briser, réalisant cette unité et la maintenant. C'est qu'ils avaient spontanément compris que la victoire ne pouvait être assurée que par cette unité foudroyante. C'est qu'ils avaient spontanément senti que le bon travail révolutionnaire, celui de tous les jours, ne pouvait être mené à bien et rendu profitable que par la constance de cette unité réalisée entre les deux organisations syndicales.

Même des villes comme Tarragone et comme Lérida sont des exemples remarquables du point auquel des syndicats variés surent instinctivement se mettre à un excellent travail commun sans même que leur unité fut préalablement établie. Ce qui montre bien à quel degré elle est devenue un sentiment inné chez le travailleur espagnol. Nous

pourrions encore citer de nombreuses communes, de non moins nombreux syndicats. Qui donc pourrait encore ignorer ou contester que ces alliances partielles ne puissent être le gage magnifique de la future unité forte et décidée de la C.N.T. et de l'U.G.T. Quelles meilleures garanties peuvent être exigées?

Les comités de liaison et d'union, les commissions mixtes fonctionnent à merveille, donnant sans cesse des preuves de leur bon sens et de leur intelligence. Citons à cet effet le Comité de liaison C.N.T.-U.G.T. de Barcelone qui dans tous les petits conflits, et tous les incidents qui ont surgi à son œuvre avec la même intelligence pour éviter qu'ils ne dégénèrent en conflits plus graves.

Nous rappellerons aussi durant les événements de mai et l'exécution de l'U.G.T. se trouve immédiatement d'accord avec le comité central de la C.N.T. car il avait bien compris que la provocation de Barcelone n'était ni l'œuvre de la C.N.T. ou de l'U.G.T. ni celle des ouvriers, mais bel et bien celle d'ambassadeurs politiques et policiers, relevant de secteurs d'ordre idéologique, prétendant introduire en Espagne des méthodes exotiques. Or ces maîtres et leurs méthodes le prolétariat ibérique ne saurait les accepter parce qu'il possède les siennes propres, parce qu'il pratique celles qui lui sont inspirées par son tempérament et parce qu'il a la prétention de disposer d'une personnalité sociologique plus que d'une idéologie, et de sa propre histoire révolutionnaire tirer les bases de toute innovation.

Nous l'avons déjà dit, le désir intime de tous les travailleurs, le vœu fervent de leur masse, c'est d'arriver à cette unité, unité que nous désirons tous nous autres ouvriers et paysans d'Espagne, de quelle soit notre nuance politique, de quelle soit notre idéologie, de ceux qui ne sont point nés de quelque conséquence de la révolution ou de quelque mystérieuse consigne.

Voyons enfin quels sont ceux qui ne la désirent point cette unité quand on % des travailleurs la veulent. Nous parlons bien entendu de la grande masse des travailleurs authentiques, de ceux qui ne sont point nés de quelque conséquence de la révolution ou de quelque mystérieuse consigne.

Nous ne pouvons cesser de dire quels sont les ennemis de notre union, nous ne pouvons cesser de la proclamer parce qu'il y a des moments dans l'histoire, des moments dans la vie d'un peuple où le plus grand mal qu'on puisse lui faire est de le laisser se diviser. Qui, de la sorte, serait trop manquer à la vérité, que de le faire, ce serait aussi laisser porter un coup trop mortel à l'évolution de notre peuple en matière sociale. Nous pouvons affirmer que si cette unité n'est pas encore une réalité c'est parce que cette unité ne convient aucunement ni au Parti Socialiste Unifié de Catalogne ni au Parti Communiste Espagnol.

Et savez-vous à quoi nous a amenés la non-réalisation de cette unité? Eh bien, depuis plusieurs mois, nous n'avons cessé de regarder sur le terrain social. Et cela devant nous angoissant si nous comparons la situation sociale actuelle par rapport au degré de progrès auquel nous l'avions poussée dans les premières années de la révolution.

A quel point est-il dû? Serait-ce de la discordance et de la désunion entre les travailleurs à l'arrière? Quels sont alors les responsables de cette mésaventure si préjudiciable au bien commun des travailleurs? Oui, plus énergiquement que jamais nous devons le dire, ce fait! Et nous nous sentons d'autant plus autorisés à le faire que notre règle de

conduite est de nous tenir constamment dépourvus de toute ambition politique autre que de pensées mauvaises. Nous devons compter les ennemis de toute pensée nouvelle et féconde.

Nous estimons une bonne fois pour toutes qu'il n'est plus possible de rétrograder d'un pas en Espagne dans la révolution commencée le 10 juillet.

Il faut réaliser le plus promptement possible cette unité pour le bien de la cause antifasciste et celui de cette Espagne qui veut être libre.

L'Union C.N.T.-U.G.T. doit signifier la carence et l'incompétence, l'échec de tous les secteurs politiques, elle doit signifier que là où ils ont échoué, c'est aux prolétaires de manifester directement leur compétence dans l'organisation et l'administration de la chose publique.

Si l'unité se réalise, aucun de ces secteurs qui constituent le congrès politique espagnol ne pourra rien faire dans l'ordre politique.

Ce seront les organisations syndicales, les organisations ouvrières qui disposeront réellement de ce qui réellement leur appartient dans l'ordre économique, dans l'organisation et la répartition de la production, aux champs, dans les usines, dans tous les ateliers partout.

Le peuple des travailleurs veut cette unité mais ceux qui plus intensément encore y aspirent ce sont les jeunes, ce sont ces jeunes générations d'hommes qui levées le 10 juillet et qui nous a données. Elles se sont révélées pleines de vigoureuses intentions, mûres déjà de projets et de plans, terriblement pratiques malgré leurs jeunes cœurs ardents. Elles se sont lancées au combat avec un tel brío et en même temps elles ont accompli de si beaux faits de courage et de sévérité dans les domaines les plus ingrats et les plus modestes de cette longue lutte qu'elles ont tracé à ce peuple la règle qu'il devait suivre, à ce peuple si longtemps enfoncé dans l'ignominie, l'exploitation et l'esclavage.

Maintenant il veut être libre. Et il le sera coûte que coûte. Il le sera envers et contre tout!

Tout autant que nous sommes à vouloir écraser le fascisme international sur le terrain espagnol d'abord, nous devons nous efforcer sans répit de réaliser notre union révolutionnaire. Nous devrions avoir honte de ne pas encore l'avoir réalisée depuis un an que nous menons la révolution et la guerre. Il est urgent que tout le monde s'y décide, il est pressant que tous les authentiques travailleurs fassent prévaloir leur opinion et se donnent sans perdre de temps à la réalisation complète de cette unité.

La masse, ce corps vivant dont elle doit être constituée, existe déjà. Rien ne lui manque qu'un chemin. Le chemin droit pour lequel elle se bat, la cause révolutionnaire et antifasciste, nous ne laissons pas à personne le droit de la trahir, nous ne laissons pas à personne le droit de la trahir.

Et puisque nous avons déjà signalé qu'il existait de très nombreuses bases partielles d'unité à travers toute la péninsule, comment pourrions-nous nier qu'il existe la possibilité de réussir en peu de temps cette unité générale, cette unité parfaite? Et est-ce que chacun ne sent pas combien elle est espérée par tous, combien alors elle est proche de sa main.

Avec elle notre guerre triomphera et nous triompherons de la guerre, avec elle la révolution triomphera, avec elle, elle pourra suivre son cours toujours plus ample jusqu'à ce qu'elle ait fait du peuple espagnol un peuple libre et heureux.

O. E.

## L'intervention des anarchistes dans l'économie sociale

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

Passant du plan théorique aux réalisations pratiques, nos camarades de la C.N.T. et de la F.A.I. ont admirablement compris que pour les travailleurs d'Espagne la seule lutte contre les rebelles, même couronnée d'une victoire totale, resterait sans lendemain, si elle ne s'accompagnait de transformations internes, économiques et sociales, qui par leurs amplitudes empêcheraient le retour des formes d'exploitation d'autrefois.

La collectivisation est en vérité un euphémisme qui cache mal le vocabulaire de socialisation. Et en de nombreux endroits, c'est bien de socialisation véritable qu'il s'agit, transformation économique et sociale qui s'accomplissent et sous l'active et intelligente direction des camarades de la C.N.T. s'accomplissent dans la majorité des entreprises devant écarlates, des que les rebelles furent écarlates en Catalogne et boutés hors d'une grande partie de l'Aragon et dans la totalité des provinces du Levant.

La collectivisation commence tout d'abord dans les entreprises dont les propriétaires connus pour leurs opinions fascistes ou profascistes avaient joué un rôle dans la rébellion militaire.

Il en fut bientôt de même pour les firmes dont les patrons avaient fui.

Vite enrôlées par le gouvernement de la Généralité de Catalogne qui ne pouvait d'ailleurs faire autrement, les collectivisations revêtirent une forme légale par le décret du 24 octobre 1936 sur la Collectivisation industrielle.

Ce décret comprend deux parties bien distinctes : 1° Celle qui a trait aux Entreprises collectivisées, dont la direction et la responsabilité incombent exclusivement aux travailleurs qui la composent, représentés eux-mêmes par un Conseil d'entreprise.

2° La deuxième partie s'applique aux Entreprises privées, lesquelles fonctionnent avec la collaboration et sous le contrôle du propriétaire ou du gérant.

L'article 2 du décret déclare que seront collectivisées de droit toutes les entreprises industrielles et commerciales occupant plus de cent salariés, et prévoit que les entreprises moins importantes pourront être collectivisées en accord avec les ouvriers de l'entreprise intéressée.

Au reste, tout cet intéressant décret se résume à dire que la collectivisation est limitée. Peu à peu, la plupart des entreprises commerciales et industrielles de Catalogne et d'Espagne furent collectivisées.

Collectivisations et prises de possession des richesses sociales étaient d'ailleurs grandement facilitées par les dizaines d'années de propagande inlassable faite antérieurement par la C.N.T.

Sans transition, par exemple, la formidable organisation qu'est le syndicat des transports de Catalogne (C.N.T.) prit en charge la gestion de tous les moyens de transport : services routiers, autobus, tramways, métros, chemins de fer et transports maritimes, fonctionnèrent et fonctionnent

encore à la complète satisfaction des usagers.

En très peu de temps, aidé par les techniciens qui étaient restés en grand nombre à leurs postes, le syndicat des transports assura le trafic indispensable aux transports des troupes et au ravitaillement du pays.

Bienôt une vague de collectivisation déferla sur le pays. Cafés, bars, restaurants, hôtels, salons de coiffure, salles de spectacle, grandes magasins, les industries du textile, de la métallurgie et du bâtiment, en un mot toutes les manifestations de la vie sociale réalisèrent cette révolution qui est la collectivisation.

En de nombreuses entreprises, de petite et moyenne importance, les anciens propriétaires ou patrons continuèrent à travailler au même tarif que les ouvriers.

Mais cette prise de possession des moyens de production et d'échange ne se limitait pas à quelques branches de l'activité industrielle.

Dans les campagnes les plus reculées, les paysans réalisèrent de profondes transformations que sous les gouvernements républicains, ils n'avaient jamais pu entrevoir : la collectivisation agraire et, en de nombreux endroits, la mise en commun des moyens de production et d'échange.

En Aragon, dans les provinces du Levant, la collectivisation prit un essor inouï. Ce mouvement créa un tel enthousiasme parmi les classes jusqu'à ce jour si déshéritées des campagnes, que la production agricole augmenta considérablement, grâce aussi à la culture d'une partie des terres restées jusqu'ici en jachère, dans la proportion de un à trois.

Seules les entreprises agricoles à caractère familial furent laissées intactes, puis, que, aussi bien, elles ne reposaient point sur l'exploitation de l'homme par l'homme.

La collectivisation, la municipalisation ou la socialisation des services ou entreprises diverses sont autant d'outils forgés au feu révolutionnaire. Rien ne pourra, croyons-nous, y mettre fin, pas même les louches manœuvres des policiers pour que la devise reste : parler toujours de collectivisation et de transformation sociale et ne la réaliser jamais.

Certes, la révolution sociale n'est pas un fait accompli en Espagne antifasciste ; certes maintes transformations devront encore s'effectuer avant que le socialisme dans tout ce qu'il a d'émancipement humain soit intégralement réalisé.

Mais d'ores et déjà nos camarades espagnols ont compris qu'en philosophie et en sociologie surtout, on ne détruit rien que ce que l'on remplace.

Aussi, espérons-nous que les arguments des révolutionnaires en chambre n'y pourront rien changer et que les révolutionnaires, nos vaillants frères d'Espagne, ne permettront jamais que soient abandonnés les nombreux gages et réalisations qui sont entre leurs mains.

Avec eux, nous disons, et ce sera notre conclusion, que nous nous livrons à la révolution.

La guerre, oui, mais aussi la révolution.

L. H.

## LES PAUVRES VONT PAYER

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

Jamais peut-être le socialisme n'a été si près de sa chute. Il ne peut plus quitter le terrain parlementaire et le parlementarisme le jette chaque fois sous les griffes de la bourgeoisie.

Le prolétariat victorieux de juin retourne à ses amours réformistes et ne peut déjà plus opposer au fascisme grandissant qu'un verbalisme de congrès et une impréparation effrayante.

La bourgeoisie qui le connaît bien s'inquiète pourtant de ses possibilités.

En France, elle se prépare à la lutte et aux sacrifices, elle se tourne, comme à regret encore, vers le fascisme pour éliminer ce qui reste dans le socialisme de combativité et de propriété ouvrière.

Internationalement, elle s'inquiète du mouvement ouvrier français, chef de voûte de la révolution mondiale. Elle s'inquiète aussi des réactions financières et monétaires d'une France qui part à vau l'eau.

Contre une promesse de paix monétaire et de paix sociale, l'Amérique renvoie Georges Bonnet au Cabinet Chautemps avec une promesse de milliards.

C'est dire que la lutte sera bien orchestrée. Et le prolétariat, dans les mois et les quelques années qui suivent, ne peut opposer à la ligue des intérêts bourgeois qu'un socialisme sans énergie ni morale, réfugié au parlement pour y voter à pleines mains l'imposition des pauvres.

COMMENT EN SORTIR ?

Ce qui est volé à la consommation peut être rendu par une rémunération supérieure de la production. L'ouvrier ne peut pas présenter au capital un plan positif de résolution des crises capitalistes.

Ne nous embarquons pas dans cette galère. Nous avons un plan négatif de revendications ouvrières à faire.

Embarquer vers l'icarie réformiste dans la barque pourrie du capital avec l'espoir de la réparer dans le voyage. En régime révolutionnaire, le plan le plus primitif est le meilleur. Mais sous le règne de la bourgeoisie, le plan le plus subtil ne vaut rien. Les hommes crévent et la barque coule.

L. D.

## COMITÉ POUR L'ESPAGNE LIBRE

La tournée de conférences

### ESPAGNE 1936-37

Orateurs : Lucien Huart

#### ALES

VENREDI 16 JUILLET, A 21 HEURES

au Grand Casino

#### ROCHES-SUR-DOULE

VENREDI 16 JUILLET, A 21 HEURES

Salle du Cinéma

#### LE MARTINET

SAMEDI 17 JUILLET, A 21 HEURES

Salle du Cinéma

#### TAMARIS

DIMANCHE 18 JUILLET, A 21 HEURES

Salle du Cinéma

#### LA GRAND'COMBE

MARDI 20 JUILLET, A 21 HEURES

Salle du Moderne Cinéma

## CONVOICATIONS DE LA J.A.C.

C. I. de la Région Parisienne. — Réunion du prochain C. I. lundi 28 juillet.

II, III, IV. — Tous les jeudis à 20 h. 30, café de l'Homme Armé, 44, rue des Archives, Paris.

V. — Tous les mardis, à 20 h. 30, café Réveil-le-Matin, avenue des Gobelins, angle rue des Gobelins.

VI et VII. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 45, 65, rue de la Roquette. Tous les dimanches à 8 h. 30, vente du Lib. au même endroit.

XIII. — Tous les mardis, 22, rue des Gobelins, à 20 h. 30.

XIV. — Tous les vendredis, à 21 heures, café Papillon, 26, rue de Vanves.

XV. — Tous les vendredis à 21 h. 117, rue Saint-Charles, chez Orclé.

XVI. — Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis à 21 heures, chez Cuvillier, 50, avenue des Moulins, Billancourt.

XVII. — Tous les jeudis à 20 h. 30, rue des Appenins.

XVIII. — Tous les mardis, à 20 h. 30, au Sans-Souci, 108, rue de la République, Ivry.

XIX. — Tous les mardis à 20 h. 30, salle Quenelle, 70, rue de Flandre.

XX. — Tous les mardis, à 21 heures, chez Lejeune, 67, rue de Ménilmontant.

Etudiants et Lycéens libertaires. — Permanence tous les samedis au « Lib. » Les camarades adhérents ou sympathisants sont priés d'envoyer leur adresse de vacances aux « Etudiants Libératoires », 9, rue de Bondy.

Aubervilliers. — Tous les jeudis à 20 h. 30, chez Goubert, rue des Postes.

Aulnay-sous-Bois. — Tous les vendredis à 20 heures 30, salle Delrieu, 10, rue Jules-Simon (angle de la rue d'Amiens).

Bicêtre. — Tous les mardis, à 20 h. 30, salle Leconte, 50, avenue de Fontainebleau, rue de la Renaissance, 107, rue de Flandre à 21 h.

Glichy. — Tous les vendredis à 20 h. 30, 92, rue de Paris.

Colombes. — Permanence du groupe J. A. C. tous les samedis après-midi, 5, villa Kreischer (rue de la Reine-Henriette), au « Groupe d'Etudes Sociales ».

Gennévilliers. — Tous les vendredis à 20 h. 30, rue Saint-Denis.

Levallois-Perret. — Tous les samedis, à 21 h., 69, rue Marius-Aufan, au café.

Livry-Gargis. — Tous les 1<sup>er</sup> vendredis du mois, 44, allée Montgolfier (Gargis).

Et tous les 3<sup>es</sup> vendredis, salle des réunions de la mairie.

Montergeron, Yerres, Brunoy. — Tous les premiers samedis du mois, à 21 h., salle Perbonnaud (Relais Forestier), au coin de l'avenue Pasteur et de la route Nationale.

Montreuil. — Tous les jeudis à 20 h 30, salle de la Coopé, rue de l'Eglise, 11.

Nogent. — Tous les mardis à 21 h. chez Barreau, 30, Grande-Rue.

Pré-Saint-Gervais. — Adresse la correspondance à Marco Funck, 2, place Séverine.

Sartroville. — Groupe en formation. Ecrire à Leprieux, 82, rue de la Frette pour renseignements.

Villeneuve-Saint-Georges. — Réunion tous les 1<sup>er</sup> et 3<sup>es</sup> samedis du mois, à 10 heures du matin, chez Calloco, café-restaurant, avenue Carnot.

Chambéry. — Tous les samedis à 21 h. au Bar Louis, rue de la Gare.

Grenoble. — Tous les mardis à 23 h. 20, cité Maurice, 24, rue Viallet.

Montpellier. — Tous les mardis à 20 h. 30, réunion au local, 1, boulevard Bonne-Nouvelle.

Lille. — Le groupe est constitué. Réunion tous les jeudis 9, Cabaret Flamand à 20 h. 30.

## LA VIE DE L'U.A.

### ATTENTION !

Tout ce qui concerne Le Libératoire doit être adressé à SCHÉCK, 9, rue de Bondy Paris (10<sup>e</sup>). Les envois d'argent au chèque postal : SCHÉCK André, 487-78, Paris.

U. A. Fédération Parisienne J. A. C.

### ASSEMBLÉE D'INFORMATION

Le vendredi 16 juillet, à 20 h. 30, salle de l'Homme armé, 44, rue des Archives.

### LA SITUATION ESPAGNOLE

Rapporteurs: RIDEL, FREMONT.

L'assemblée est réservée aux membres de l'U. A. et de la J. A. C.

Commission administrative. — Lundi 19 juillet à 21 heures, local habituel.

III-IV. U. A. — Un groupe est en formation, réunion tous les jeudis à 19 h. 10, rue de l'Homme Armé, à 21 heures, 44, rue des Archives.

V et VI arr. — Tous les mardis à 20 h. 30, salle d'Argentan, 22, rue Broca.

XIII. — Tous les copains du 13<sup>e</sup> arrondissement à l'U. A., tous les jeudis à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XIV. — Tous les vendredis, à 21 h., chez Orclé, 117, rue Saint-Charles.

XV et VI arr. — Tous les mardis à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XVI. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XVII. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XVIII. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XIX. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XX. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XXI. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XXII. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XXIII. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XXIV. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XXV. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XXVI. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XXVII. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

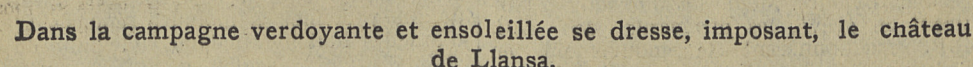
XXVIII. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

XXIX. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.

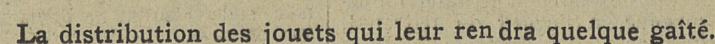
XXX. — Tous les mardis, à 21 h. 10, rue de la République, 122, rue des Gobelins, à 20 h. 30. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois, au café « Papillon », 30, rue de Vanves.



## La demeure de nos petits ...



## ... où ils reprennent goût à la vie



# La Vie à...

De l'expérience que nous avons tirée depuis qu'existent des colonies similaires dans les provinces de Valencia, Catalogne et autres régions, nous avons pu comprendre que le régime de colo-

Etant donné l'abondance et la bonne

Nous avons besoin d'environ 15.000 francs par mois pour satisfaire aux dépenses qu'entraîne l'existence des 200 orphelins. 15.000 francs par mois à la condition que par surcroît les dons nous parviennent nombreux en nature :

## L'entrée du Château



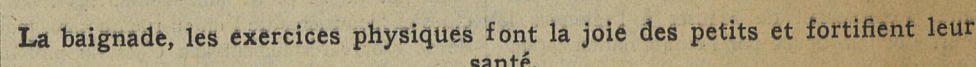
2° De faire rentrer à une cadence plus accélérée le produit de la vente des billets de la tombola.

LE COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE.

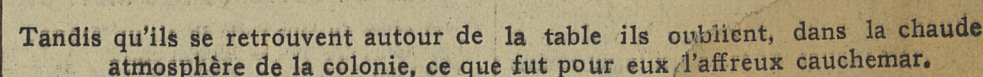
# Un avis autorisé

Dr SOLER-BOIX.  
Llansa, 22 mai 1937.

## A la plage, en attendant ...



## ... le solide repas au réfectoire



# ... la Colonie

Sous son aspect sanitaire, la marche de la colonie est satisfaisante ; considérant que la plupart des enfants viennent de Madrid, où l'alimentation est rare, et où les conditions sanitaires, par effets naturels de la guerre, ne sont pas aussi bonnes qu'on pourrait le désirer, on peut dire que la colonie Ascaso-Durruti a mis les enfants dans des conditions d'hygiène très satisfaisantes. Bonne nourriture, habitations propres et aérées, bons vêtements, etc., font que le nombre d'enfants malades

ILDEFONSO GONZALEZ,  
Instituteur de la Colonie.

Llansa, 23 juin 1937.

STARADOLZ ALEXANDRE

« Faut pas vous en faire. En 17, les partisans russes ne valaient pas beaucoup mieux. Les bandes de cosaques orientaux erraient dans les plaines sans plan, sans plan, très rarement sur des ponts et sin leur nou-

Folie ? sacrifice ? Il est difficile de juger ce qui se passa dans sa tête.

Peut-être la volonté de ne pas laisser échapper l'occasion de tomber profondément.

## TORNARI CARLO

ment et s'écroula touché en plein front et  
Tornari quitta son poste, satisfait et l'es-  
prit enfin tranquille.

Elles se défilèrent de quelques bou-  
ches, et, à la fin, il ne resta plus que la  
renaille lors  
de la fin d'une bataille, main il re-

Et l'existence de tels hommes prouve que cette Société est possible.

MANUEL ARACIL

Humble militant mais doué d'un talent de persuasion qui le faisait religieusement écouter par les paysans aragonais à qui il parlait le soir à la lueur de quelques bougies. Il savait parler simplement, ex hum.

Nous le crûmes mort, il avait deux balles dans le poulmon, des éclats dans les jarbes. Le teint terreux, il continuait à hurler des injures pendant qu'on nous l'emportions.

LE 17 SEPTEMBRE :

CH. RIDEL.  
CH. CARPENTIER

LE 17 SEPTEMBRE :

## La Fête et la Tombola

de et belle



La solidarité de la classe ouvrière vis-à-vis de l'Espagne ne doit pas s'exercer seulement par des collectes, mais surtout par une pression directe sur les pouvoirs publics, afin de faire cesser la non-intervention à sens unique.

# L'Espagne révolutionnaire en danger

La solidarité ouvrière de classe doit s'affirmer contre la coalition impérialiste et les capitulations des dirigeants ouvriers

On sait que parallèlement à la lutte qu'il poursuivait sur les différents fronts pour repousser le fascisme, le prolétariat espagnol, profondément imprégné de l'idéal communiste libertaire, s'efforçait de réaliser à l'intérieur la transformation sociale par l'expropriation capitaliste au profit de la collectivisation, c'est-à-dire : l'exploitation par les ouvriers et les paysans eux-mêmes des moyens de production, transports, etc., dont le *Libertaire* a cité de nombreux exemples.

Naturellement, cette conception révolutionnaire de la lutte contre le capitalisme n'était pas sans alarmer les politiciens étatiques et en particulier les dirigeants du squelettique Parti communiste espagnol qui, dès le 1<sup>er</sup> août 1936, publiaient un manifeste proclamant la nécessité de défendre la république espagnole dans le respect de la propriété privée.

La Russie stalinienne, intégrée dans le bloc des démocraties bourgeoises, sacrifiait, ainsi, d'un cœur léger, les possibilités révolutionnaires du prolétariat d'Espagne aux besoins de sa politique extérieure.

Puis ce fut le chantage aux fournitures de matériel de guerre employé par les staliniens pour placer leurs hommes de confiance aux postes de direction.

C'est aujourd'hui chose faite : au gouvernement comme aux armées, la contre-révolution stalinienne s'est installée. Tandis qu'au front la militarisation obligatoire leur permet de prendre l'initiative des opérations et de continuer à ignorer le front libertaire d'Aragon, à l'intérieur les conquêtes révolutionnaires sont dangereusement menacées.

Au cours des événements de mai dernier, certaines incursions dans des villages collectivisés ont clairement montré les intentions gouvernementales. A Tortosa, notamment, le Comité révolutionnaire a été dissous par la violence et les paysans chassés des terres qui furent remises aux anciens propriétaires.

Bien entendu, la presse du Front populaire a observé un silence à peu près total sur l'action constructive des travailleurs d'Espagne et sur les services dont ils ont été l'objet de la part des forces gouvernementales.

C'est que l'expérience qui se déroule dans ce pays sur le plan de la collectivisation ouvrière et paysanne démontre la capacité créatrice de la classe ouvrière et l'insuffisance de toute intervention étatique dans l'organisation économique et sociale. C'est la condamnation formelle de la politique d'intégration du syndicalisme dans l'Etat que pratiquent actuellement nos dirigeants cégétistes.

Ceux qui doutent de la capacité ouvrière, ceux qui sont à la remorque des gouvernements français ou russe ont fait, en se taisant, en refusant leur solidarité aux révolutionnaires d'Espagne, le jeu des impérialismes qu'ils couvrent en engageant par avance l'adhésion de la classe ouvrière aux sanctions militaires qui seraient décidées par la S. D. N., c'est-à-dire à la guerre (Résolution F.S.I.).

Ainsi, au lieu de s'être libérée, l'Espagne reste actuellement le champ clos des rivalités du capitalisme international. D'un côté : le bloc italo-allemand, de l'autre : le bloc anglo-franco-

## LA VOIX DES CHOMEURS

### LA DEMOCRATIE VUE PAR L'UNION DE LA SEINE

Le 12 mai au siège du Secteur Ouest, il a été procédé en présence de Delbosse à la réorganisation de ce Secteur, 4 camarades représentant les Comités de Nanterre, Argenteuil, Rueil et Colombes, furent désignés à l'unanimité des 17 Comités présents. Ma présence à ce poste n'a pas eu le don de plaire aux dirigeants de l'Union et depuis cette date, l'on manœuvre les camarades de Nanterre et d'Argenteuil qui, eux, appartiennent au P. C.

Les quatre camarades désignés, à ce moment d'accord sur les critiques apportées, avaient tous les quatre, au nom de leur Comité, refusé la candidature à l'Union lors du dernier comité régional. Les responsables du mouvement chômeurs ne voulaient à aucun prix rabaisser les nouvelles nominations et s'opposaient pour le 30 juin une conférence de Secteur ou l'on convoqua les Comités que l'on ne voyait plus depuis longtemps ; l'on fit passer par les cellules et sections le mot d'ordre et à l'heure du scrutin, au moment du vote français donna lecture de plusieurs articles écrits par moi dans notre *Lib* et prétendit démontrer aux délégués que ma présence à la tête de ce « Secteur était indigne du Front populaire. Alors on vit les délégués qui avaient voté pour moi le 12 mai, voter comme un seul homme pour les délégués nacos de Nanterre et Argenteuil. Je pense l'on avait donné des ordres pour cela, la camarade de Rueil sympathisa à nos idées.

Au lieu de nous faire raison, ne vous gênez plus, j'ai écrit ce qui devait nous tracer une ligne de conduite vous laissez agir à votre guise par vos façons de faire, vous démontrez que vous êtes entre les mains de ces partis politiques qui exploitent pour des buts d'arrivées la misère des sans-travail.

Quant à vous, camarades chômeurs, sachez que vous n'êtes pas des victimes, mais que vous êtes des hommes qui pouvez et devez agir.

Je ne vous donne pas de conseils, mais si vous voulez bien, je vous en donne un : ne laissez pas les autres vous faire.

Nous l'avons bien vu à notre assemblée générale du 9 juillet. Après un exposé du P. C., l'Union a voté la candidature de Delbosse à la tête de la grande section, un camarade est venu apporter son point de vue, mais comme ce camarade n'est pas stalinien, il a été écarté d'office.

Après l'avant pour de nouvelles élections, l'on a nommé au début de son exposé et c'est sous les cris de : vendu, syndiqué, professionnel, évan-

# Libertaire syndicaliste

Pour des Délégations

Syndicales en Espagne

## Un exemple à suivre

Refusée par la direction stalinienne de la Fédération des Métaux, la résolution ci-dessous, présentée par la section locale de Saint-Denis, doit être reprise au sein de l'organisation, par tous les camarades soucieux de voir apporter à nos frères d'Espagne les moyens de défense qui leur permettront de triompher de l'adversaire commun :

Estimant qu'il est du devoir des organisations syndicales d'intensifier l'aide à nos camarades espagnols en lutte contre le fascisme et le capitalisme mondial,

Désirant avoir des renseignements précis sur la lutte qui se poursuit en Espagne,

DEMANDE AU SYNDICAT DES METAUX D'ENVOYER UNE DELEGATION AUPRES DES DEUX CENTRALES SYNDICALES : U. G. T., C. N. T.

Cette délégation aura pour mission de prendre, en plein accord avec nos camarades syndicalistes espagnols toutes les mesures propres à hâter la victoire du prolétariat sur le fascisme et le capitalisme.

N. FAUCIER.

# LE MOUVEMENT SYNDICAL

## APRES LE CONGRES DES METAUX

Un ordre du jour de la Précision Moderne Les adhérents de la section syndicale de la « Précision Moderne », Paris 15<sup>e</sup>, réunis en assemblée générale le 9 juillet 1937, après avoir entendu le compte-rendu de mandat de leurs délégués au congrès du syndicat des métaux de la région parisienne.

Approuvant l'attitude du camarade Galopin, qui a rempli fidèlement le mandat confié à leurs délégués par l'assemblée générale de la section du 22 juin 1937, en votant le rapport d'activité du syndicat avec réserves ;

Blâmant le camarade Louette qui, par son intervention au Congrès, a fait supporter aux congressistes que le camarade Galopin avait voté son mandat, atteignant ainsi l'honneur de la militance de ce dernier ;

Décidant d'adresser le présent ordre du jour à la Commission Exécutive du Syndicat aux fins d'insertion dans le *Métal*, au *Peuple*, organe officiel de la C. G. T., et à tous les journaux ouvriers ayant publié le compte rendu des travaux du congrès du Syndicat.

(Ordre du jour voté par 43 voix contre 27.)

Le président de séance : C. Mosser.

Le même ordre du jour a été voté le 9 juillet par les sections des machines-outils travaillant en équipes, par 9 voix contre 3, et par les sections des métaux, par 5 voix contre 4.

Les présidents de séance : Berger, Minot.

## DANS LES CONTRIBUTIONS INDIRECTES DE LA SEINE

A l'assemblée générale du 21 juin, les adhérents de la Seine entendirent les délégués qu'ils avaient envoyés en Avignon au Congrès annuel.

En ce qui nous concerne, nous eûmes à marquer, une fois de plus, que nous étions en désaccord profond avec les responsables de notre C.A.P. nationale, soutenus par la majorité des camarades de notre section, sur la question de l'orientation syndicale.

Étudiant les résolutions votées au Congrès sur les tâches du syndicalisme, nous ne soulèverons la discussion que sur un point précis : l'échelle mobile.

Nous avons souligné dans une motion que cette question volontairement abandonnée par les responsables de la C.G.T. au Congrès de la Fédération Générale des Fonctionnaires méritait d'être placée parmi les revendications essentielles et immédiates du prolétariat, qu'elle devait rallier les sympathies et les volontés de tous les syndiqués dans une action directe de lutte à la base, allant des manifestations de rue, meetings et démonstrations jusqu'à la cessation concertée des services publics et privés.

Nous avons insisté pour que l'échelle mobile intégrale soit abandonnée dans les esprits (nous en avons donné les raisons) et remplacée par une échelle à suppléments mobile, à caractère rétroactif de rappel (à cause de l'ajustement plus ou moins rapide des capacités d'achat avec les nouveaux indices de vie chère).

Nous avons dit que cette échelle devait s'appuyer sur la solide plateforme d'un salaire minimum vital et nous avons spécifié que le système ne serait satisfaisant qu'autant que son fonctionnement serait contrôlé par les travailleurs.

Enfin, nous avons affirmé qu'aucune mesure d'ajustement doit être prise qui puisse amoindrir les capacités d'achat des salariés.

Notre motion a obtenu la majorité des voix de la section, bien que celle-ci soit travaillée par les stalinistes.

Echelle mobile, revendication réformiste par nature certes, mais revendication qui peut déclencher une tempête révolutionnaire si tous les exploités veulent lutter, et, le résultat acquis, aller de l'avant pour de nouvelles conquêtes, le chemin de la victoire préalablement débarrassé des bonzes syndicaux, avec cette seule devise : « Bien-être dans la Liberté ».

G. Lacarce.

## CHEZ LES PEINTRES

Procédés fascistes en action

Le Syndicat des Peintres était un des des rares syndicats où dans ses assemblées générales, la liberté de parole était respectée ; cela ne pouvait durer.

Nous l'avons bien vu à notre assemblée générale du 9 juillet. Après un exposé du P. C., l'Union a voté la candidature de Delbosse à la tête de la grande section, un camarade est venu apporter son point de vue, mais comme ce camarade n'est pas stalinien, il a été écarté d'office.

Après l'avant pour de nouvelles élections, l'on a nommé au début de son exposé et c'est sous les cris de : vendu, syndiqué, professionnel, évan-

sons d'urgence pour ne pas être gagnés de vitesse.

Déjà, dans notre région parisienne, des initiatives ont été prises pour secouer l'apathie entretenue par les capitalistes réformistes.

Au récent Congrès de la Fédération des Métaux, une résolution que nous publions ci-contre, a été présentée par la section locale de Saint-Denis, demandant l'envoi d'une délégation, dûment mandatée, auprès des deux centrales syndicales C.N.T. et U.G.T. pour envisager TOUTES MESURES PROPRES A HATER LA VICTOIRE DU PROLETARIAT SUR LE FASCISME ET LE CAPITALISME.

La direction stalinienne du syndicat, craignant un vote approbatif, s'est empressée d'escamoter cette résolution.

Nous demandons, en conséquence, à tous nos camarades des organisations syndicales, comme premier travail, de reprendre à leur compte cette motion indélébile et de la faire approuver dans leurs assemblées régulières.

Il faudra bien qu'on nous entende et que devant l'afflux des protestations les freineurs de tout acabit se décident à engager l'action de solidarité ouvrière et révolutionnaire qui s'impose.

Au surplus, cela nous permettra de nous compter et peut-être de nous passer de leur concours.

N. FAUCIER.

chiste, trotskyste, fasciste, enfin les injures habituelles des nacos, qu'il dut quitter la tribune. Il est à remarquer que les aboyeurs (une quinzaine) étaient en majorité de braves syndiqués de juin 36, qui se sont syndiqués parce qu'il y avait un gouvernement de Front populaire et qui avant juin 1936 étaient peut-être de farouches adversaires du syndicat et le copain qui était à la tribune à 15 ou 20 ans de syndicalisme.

Que ce camarade soit trotskiste ou non, cela ne nous regarde pas. Les injures habituelles des nacos, qu'il dut quitter la tribune, il est à remarquer que les aboyeurs (une quinzaine) étaient en majorité de braves syndiqués de juin 36, qui se sont syndiqués parce qu'il y avait un gouvernement de Front populaire et qui avant juin 1936 étaient peut-être de farouches adversaires du syndicat et le copain qui était à la tribune à 15 ou 20 ans de syndicalisme.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Que ce soit chez les travailleurs à domicile, où jamais ils ne songent à aller, ou chez les ouvriers de la fabrication, où ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

Quand aux « zébrés » qui assument la responsabilité du mouvement corporatif de l'habileté, ils peuvent toujours se faire passer dans cette triste affaire comme des « saints hommes » la conscience chaste et pure et prendre à témoin le Zens du *Ymir* ; ils n'ont pas de peine à démentir des esprits imparfaits que depuis une année, ils se sont montrés au-dessous de tout et de tous dans les domaines de la corporation.

## Le mouvement syndical piétine...

C'est l'impression que ressent tout ouvrier devant les grèves et lock-outs surgis cette semaine. La grève de l'hôtellerie, lutte qui aurait eu besoin plus que toute autre d'un fort appui moral de l'opinion publique est freinée de toutes parts. Dès le départ les dirigeants du syndicat ont limité la grève, ils ont poussé à renoncer au bénéfice de la fameuse « législation sociale » en acceptant des dérogations allant jusqu'à 56 heures par semaine ; le patron se montrant combattif, les politiciens du Front populaire retranchés dans les syndicats conseillèrent aux travailleurs de reculer toujours. Même lorsque ceux-ci partirent en grève, les dirigeants des H.C. R.B. fractionnèrent le mouvement en ordonnant aux syndiqués de rester au travail là où les patrons pliaient.

Ainsi la zizanie est semée dans la corporation, tandis que le public ne parvient pas à comprendre s'il y a vraiment lutte ou non. Heureusement qu'un syndicat des Cuisiniers, il existe un noyau plein d'allant ouvrant d'accord avec sa direction. Ces camarades supportent presque tout le poids de la lutte, surgissant partout où la jeunesse se risque.

Hélas, c'est aussi parmi eux que les victimes sont les plus nombreuses. Chaud temps, dignement soutenu par Blum, « la grande fièvre du Parti socialiste » et Marx Dormoy, le responsable des massacres de Clichy et de Mettlaoui, ont donné des ordres formels pour la répression. Le front est déchaîné dans son fief des Champs-Élysées.

Depuis longtemps les passages à tabac n'ont été appliqués avec autant de sauvagerie qu'en ces jours. Les Amicales socialistes ont envoyé un message à Blum ; celui-ci s'en moque éperdument et n'a pas daigné y donner la moindre réponse. C'est d'ailleurs tout à fait dans la logique de la collaboration socialiste. Voilà pourquoi les cuisines sont pleines de gares-mobles, voilà pourquoi les magnifiques restaurants des Champs-Élysées sont gardés le front en bandoulière ; le Front populaire protège soigneusement le troupeau des jaunes, recrutés d'un jour à l'autre, par le patronat qui hier encore prétextait le manque de main-d'œuvre pour se dérober à la semaine de cinq jours.

N. LENOIR.

## La politique contre le syndicalisme

Nous avons examiné quelques-unes des « tares » du mouvement syndical, nous en avons examiné les « conséquences » (1) ; voyons maintenant ce que nous pourrions faire pour débarrasser le syndicalisme de ses tares et lui rendre sa puissance d'action.

Contre les cumuls de mandats politiques et syndicaux, il faut rappeler en toute occasion la charte d'Amiens, et plus près de nous la charte d'unité du congrès de Toulouse 1936, et en exiger le respect. Le mouvement syndical, à tous les échelons, administre et décide de son action dans l'indépendance absolue, à l'égard du patronat, des gouvernements, des partis politiques, ou autres groupements extérieurs.

Nous avons montré que les intérêts d'un parti politique dit « prolétarien », ou ses actions, ou ses buts immédiats, ses décisions, ou son intérêt égoïste, les intérêts des cadres, des actions, ou des décisions syndicales, et nous en avons conclu, que puisqu'il est impossible d'avoir à la fois deux attitudes contradictoires : les cumuls doivent être rejetés au nom de la raison d'abord.

Il faut montrer ensuite par des exemples, que pour les politiciens, le mouvement syndical n'est qu'un réservoir d'énergie, « une force sauvage », qu'il faut s'efforcer de domestiquer d'utiliser en vue de la conquête du pouvoir, et pas autre chose.

Il faut arracher les « faux-nez » de tous ces « amis du peuple » ? toujours prêts à jurer qu'ils ont pour eux les intérêts des travailleurs, mais qui, en réalité, ne font que servir la cause de la veille. Il faut rappeler Briand, exapologiste de la grève générale, qui en 1910, mobilisa les cheminots qui voulaient mettre en pratique ses théories ; Millerand (de Saint-Mandé) qui en 1901 (déjà !) voulut attenter au droit de grève, avec son projet de loi sur l'arbitrage obligatoire, qui fut retiré en décembre 1936 après l'avoir combattu en juin 1936. Faut-il rappeler Laval qui fut (lui aussi) socialiste ; Frossard, Doriot qui fut, et qui était récemment encore : secrétaire général du parti communiste. Ils sont trop nombreux, pour que nous les énumérions ; nous en citons seulement quelques-uns pour nous en débarrasser.

Souhaitons en